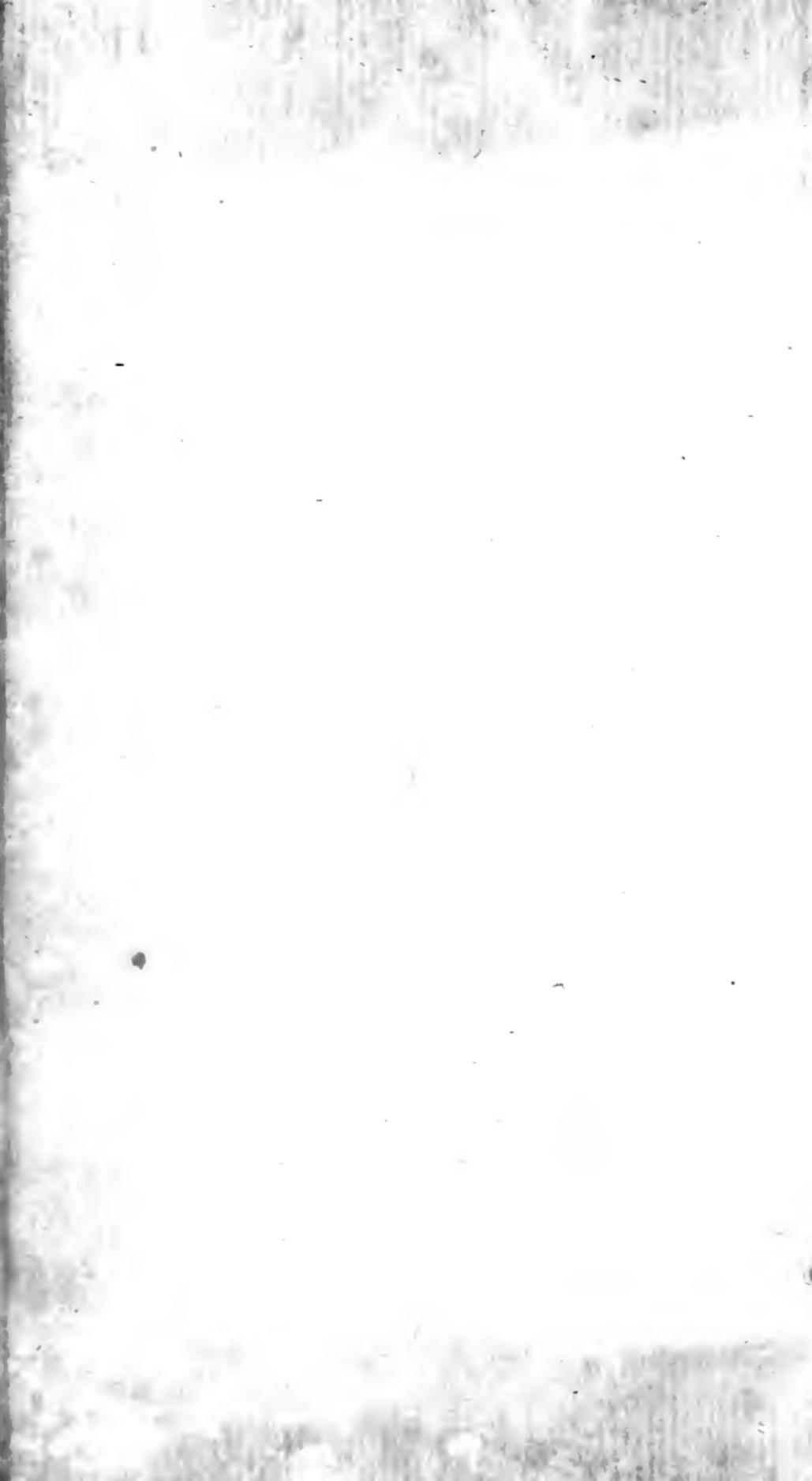




Library  
of the  
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

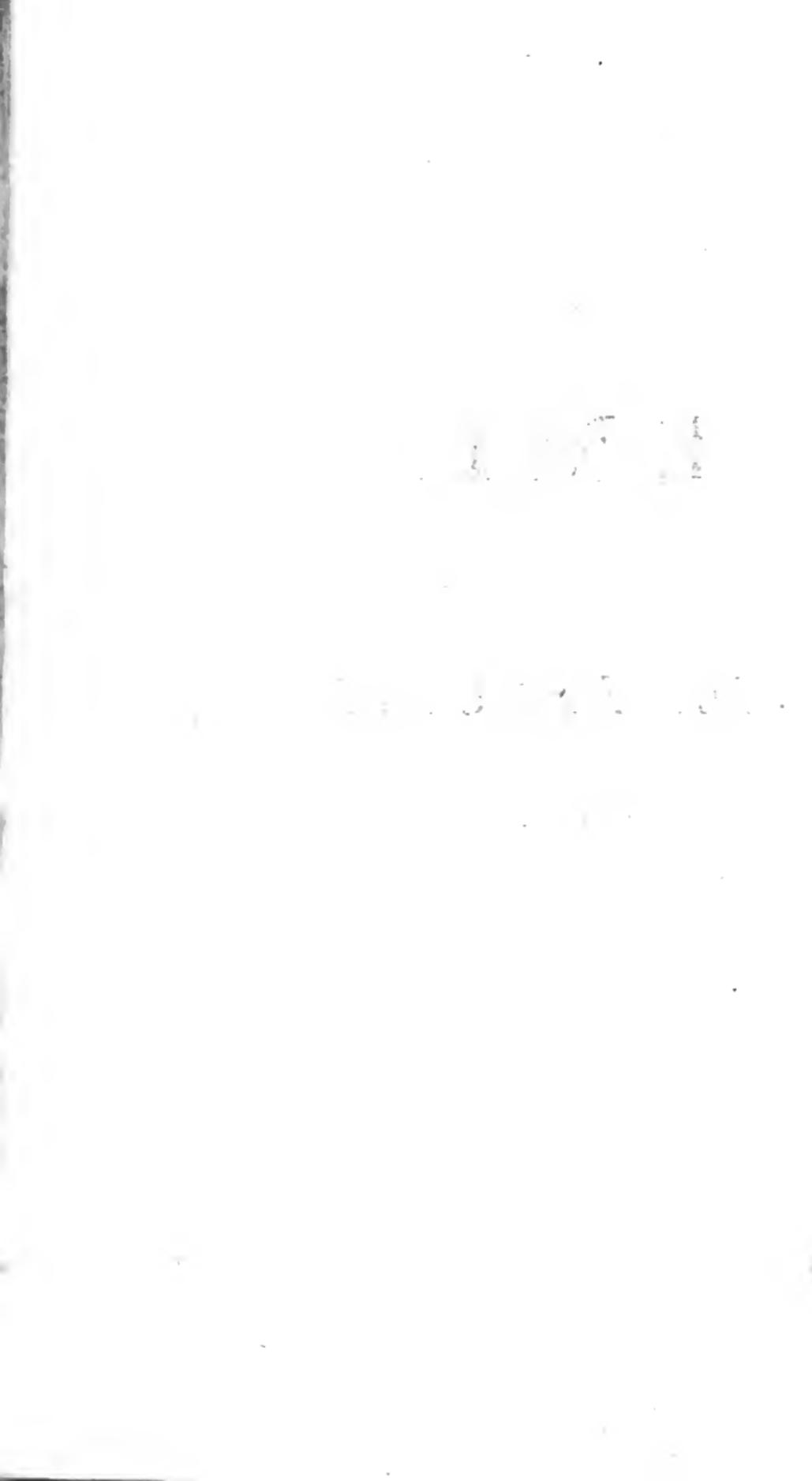


EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME TROISIÈME.



EMILE,

O U

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

*Citoyen de Geneve.*

---

TOME TROISIEME.

---



G E N E V E.

---

M. DCC. LXXX.

AMERICAN

AMERICAN



AMERICAN

AMERICAN

AMERICAN



# EMILE,

O U

## DE L'ÉDUCATION.

---

*SUITE DU LIVRE QUATRIEME.*

---

» IL y a trente ans que dans une  
» ville d'Italie, un jeune homme ex-  
» patrié se voyoit réduit à la dernière  
» misère. Il étoit né Calviniste; mais  
» par les suites d'une étourderie, se  
» trouvant fugitif, en pays étran-  
» ger, sans ressource, il changea de  
» religion pour avoir du pain. Il y  
» avoit dans cette ville un hospice pour  
» les Profélytes, il y fut admis. En

*Emile. Tome III.*

A

» l'instruisant sur la controverse, on  
» lui donna des doutes qu'il n'avoit  
» pas, & on lui apprit le mal qu'il  
» ignoroit : il entendit des dogmes  
» nouveaux, il vit des mœurs encore  
» plus nouvelles; il les vit, & faillit  
» en être la victime. Il voulut fuir,  
» on l'enferma; il se plaignit, on le  
» punit de ses plaintes; à la merci de  
» ses tyrans, il se vit traiter en cri-  
» minel pour n'avoir pas voulu céder  
» au crime. Que ceux qui savent com-  
» bien la première épreuve de la vio-  
» lence & de l'injustice irrite un jeune  
» cœur sans expérience, se figurent  
» l'état du sien. Des larmes de rage  
» couloient de ses yeux, l'indignation  
» l'étouffoit. Il imploroit le Ciel & les  
» hommes, il se confioit à tout le  
» monde, & n'étoit écouté de per-  
» sonne. Il ne voyoit que de vils do-  
» mestiques soumis à l'infâme qui l'ou-  
» trageoit, ou des complices du même  
» crime, qui se railloient de sa résis-  
» tance & l'excitoient à les imiter. Il  
» étoit perdu sans un honnête Ecclé-  
» siastique qui vint à l'hospice pour  
» quelque affaire, & qu'il trouva le  
» moyen de consulter en secret. L'Ec-  
» clésiastique étoit pauvre, & avoit  
» besoin de tout le monde; mais

» l'opprimé avoit encore plus besoin  
» de lui, & il n'hésita pas à favoriser  
» son évafion, au rifque de fe faire  
» un dangereux ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans  
» l'indigence, le jeune homme luttoit  
» fans fuccès contre fa destinée; un  
» moment il fe crut au-deffus d'elle.  
» A la premiere lueur de fortune, fes  
» maux & fon protecteur furent ou-  
» bliés. Il fut bientôt puni de cette  
» ingratitude, toutes fes efpérances  
» s'évanouirent : fa jeuneffe avoit  
» beau le favoriser, fes idées roma-  
» nelques gâtoient tout. N'ayant ni  
» affez de talens, ni affez d'adrefle  
» pour fe faire un chemin facile; ne  
» fachant être ni modéré, ni méchant,  
» il prétendit à tant de chofes qu'il ne  
» fut parvenir à rien. Retombé dans  
» fa premiere détrefle, fans pain, fans  
» afyle, prêt à mourir de faim, il fe  
» reflouvint de fon bienfaiteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en  
» eft bien reçu; fa vue rappelle à  
» l'Eccléfiastique une bonne action  
» qu'il avoit faite; un tel fouvenir  
» réjouit toujours l'ame. Cet homme  
» étoit naturellement humain, compa-  
» tiflant, il fentoit les peines d'autrui  
» par les fiennes, & le bien-être

„ n'avoit point endurci son cœur ; en-  
„ fin les leçons de la sagesse & une  
„ vertu éclairée avoient affermi son  
„ bon naturel. Il accueille le jeune  
„ homme, lui cherche un gîte, l'y  
„ recommande ; il partage avec lui son  
„ nécessaire , à peine suffisant pour  
„ deux. Il fait plus, il l'instruit, le  
„ console, il lui apprend l'art difficile  
„ de supporter patiemment l'adversité.  
„ Gens à préjugés, est-ce d'un Prêtre,  
„ est-ce en Italie que vous eussiez es-  
„ péré tout cela ?

„ Cet honnête Ecclésiastique étoit  
„ un pauvre Vicaire Savoyard , qu'une  
„ aventure de jeunesse avoit mis mal  
„ avec son Evêque, & qui avoit passé  
„ les monts pour chercher les ressour-  
„ ces qui lui manquoient dans son  
„ pays. Il n'étoit ni sans esprit, ni  
„ sans lettres ; & avec une figure in-  
„ téressante, il avoit trouvé des pro-  
„ tecteurs qui le placèrent chez un  
„ Ministre pour élever son fils. Il pré-  
„ féroit la pauvreté à la dépendance,  
„ & il ignoroit comment il faut se  
„ conduire chez les Grands. Il ne  
„ resta pas long-tems chez celui-ci ;  
„ en le quittant il ne perdit point son  
„ estime ; & comme il vivoit sagement  
„ & se faisoit aimer de tout le monde,

„ il se flattoit de rentrer en grace au-  
„ près de son Evêque, & d'en obte-  
„ nir quelque petite Cure dans les  
„ montagnes, pour y passer le reste  
„ de ses jours. Tel étoit le dernier  
„ terme de son ambition.

„ Un penchant naturel l'intéressoit  
„ au jeune fugitif, & le lui fit exa-  
„ miner avec soin. Il vit que la mau-  
„ vaïse fortune avoit déjà flétri son  
„ cœur, que l'opprobre & le mépris  
„ avoient abattu son courage, & que  
„ sa fierté, changée en dépit amer,  
„ ne lui montrait dans l'injustice &  
„ la dureté des hommes, que le vice  
„ de leur nature & la chimere de la  
„ vertu. Il avoit vu que la Religion  
„ ne sert que de masque à l'intérêt,  
„ & le culte sacré de fauve-garde à  
„ l'hypocrisie : il avoit vu dans la sub-  
„ tilité des vaines disputes, le Paradis  
„ & l'Enfer mis pour prix à des jeux  
„ de mots ; il avoit vu la sublime &  
„ primitive idée de la Divinité défi-  
„ gurée par les fantasques imagina-  
„ tions des hommes ; & trouvant que  
„ pour croire en Dieu il falloit renon-  
„ cer au jugement qu'on avoit reçu  
„ de lui, il prit dans le même dédain  
„ nos ridicules rêveries ; & l'objet au-  
„ quel nous les appliquons ; sans rien

„ savoir de ce qui est, sans rien ima-  
„ giner sur la génération des choses ,  
„ il se plongea dans sa stupide igno-  
„ rance, avec un profond mépris pour  
„ tous ceux qui pensoient en savoir  
„ plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit  
„ à l'oubli des devoirs de l'homme.  
„ Ce progrès étoit déjà plus d'à moitié  
„ fait dans le cœur du libertin. Ce  
„ n'étoit pas pourtant un enfant mal  
„ né; mais l'incrédulité, la misère,  
„ étouffant peu-à-peu le naturel, l'en-  
„ traînoient rapidement à sa perte, &  
„ ne lui préparoient que les mœurs  
„ d'un gueux & la morale d'un athée.

„ Le mal, presque inévitable, n'étoit  
„ pas absolument consommé. Le jeune  
„ homme avoit des connoissances, &  
„ son éducation n'avoit pas été né-  
„ gligée. Il étoit dans cet âge heu-  
„ reux, où le sang en fermentation  
„ commence d'échauffer l'ame sans  
„ l'aisservir aux fureurs des sens. - La  
„ sienne avoit encore tout son ressort.  
„ Une honte native, un caractère ti-  
„ mide suppléoit à la gêne, & pro-  
„ longoient, pour lui, cette époque  
„ dans laquelle vous maintenez votre  
„ Eleve avec tant de soins. L'exemple  
„ odieux d'une dépravation brutale

„ & d'un vice fans charme , loin d'ani-  
„ mer son imagination , l'avoit amor-  
„ tie. Long - tems le dégoût lui tint  
„ lieu de vertu pour conserver son  
„ innocence ; elle ne devoit succomber  
„ qu'à de plus douces séductions.

„ L'Ecclésiastique vit le danger &  
„ les ressources. Les difficultés ne le  
„ rebuterent point ; il se complaisoit  
„ dans son ouvrage , il résolut de  
„ l'achever , & de rendre à la vertu la  
„ victime qu'il avoit arrachée à l'in-  
„ famie. Il s'y prit de loin pour exé-  
„ cuter son projet ; la beauté du mo-  
„ tif animoit son courage , & lui inf-  
„ piroit des moyens dignes de son  
„ zele. Quel que fût le succès , il  
„ étoit sûr de n'avoir pas perdu son  
„ tems : on réussit toujours quand on  
„ ne veut que bien faire.

„ Il commença par gagner la con-  
„ fiance du Profélyte en ne lui ven-  
„ dant point ses bienfaits , en ne se  
„ rendant point importun , en ne lui  
„ faisant point de sermons , en se  
„ mettant toujours à sa portée , en se  
„ faisant petit pour s'égalier à lui. C'é-  
„ toit , ce me semble , un spectacle  
„ assez touchant , de voir un homme  
„ grave devenir le camarade d'un polif-  
„ sion , & la vertu se prêter au ton

„ de la licence, pour en triompher  
„ plus sûrement. Quand l'étourdi ve-  
„ noit lui faire ses folles confidences  
„ & s'épancher avec lui, le Prêtre  
„ l'écoutoit, le mettoit à son aise ;  
„ sans approuver le mal il s'intéres-  
„ soit à tout. Jamais une indiscrete  
„ censure ne venoit arrêter son babil  
„ & resserrer son cœur. Le plaisir avec  
„ lequel il se croyoit écouté, augmen-  
„ toit celui qu'il prenoit à tout dire.  
„ Ainsi se fit sa confession générale,  
„ sans qu'il songeât à rien confesser.  
„ Après avoir bien étudié ses sen-  
„ timens & son caractère, le Prêtre vit  
„ clairement que, sans être ignorant  
„ pour son âge, il avoit oublié tout  
„ ce qu'il lui importoit de savoir, &  
„ que l'opprobre où l'avoit réduit la  
„ fortune, étouffoit en lui tout vrai  
„ sentiment du bien & du mal. Il  
„ est un degré d'abrutissement qui ôte  
„ la vie à l'ame ; & la voix intérieure  
„ ne fait point se faire entendre à  
„ celui qui ne songe qu'à se nourrir.  
„ Pour garantir le jeune infortuné de  
„ cette mort morale dont il étoit si  
„ près, il commença par réveiller en  
„ lui l'amour-propre & l'estime de  
„ soi-même. Il lui monroit un avenir  
„ plus heureux dans le bon emploi

„ de ses talens; il ranimoit dans son  
„ cœur une ardeur généreuse, par le  
„ récit des belles actions d'autrui; en  
„ lui faisant admirer ceux qui les  
„ avoient faites, il lui rendoit le de-  
„ sir d'en faire de semblables. Pour  
„ le détacher insensiblement de sa vie  
„ oisive & vagabonde, il lui faisoit  
„ faire des extraits de livres choisis;  
„ & feignant d'avoir besoin de ces  
„ extraits, il nourrissoit en lui le noble  
„ sentiment de la reconnoissance. Il  
„ l'instruisoit indirectement par ces  
„ livres; il lui faisoit reprendre assez  
„ bonne opinion de lui-même pour ne  
„ pas se croire un être inutile à tout  
„ bien, & pour ne vouloir plus se  
„ rendre méprisable à ses propres  
„ yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art  
„ qu'employoit cet homme bienfaisant  
„ pour élever insensiblement le cœur  
„ de son disciple au-dessus de la bas-  
„ sesse, sans paroître songer à son  
„ instruction. L'Ecclésiastique avoit  
„ une probité si bien reconnue &  
„ un discernement si sûr, que plu-  
„ sieurs personnes aimoient mieux  
„ faire passer leurs aumônes par ses  
„ mains, que par celles des riches  
„ Curés des villes. Un jour qu'on lui

„ avoit donné quelqu'argent à diftri-  
„ buer au pauvres , le jeune homme  
„ eut , à ce titre , la lâcheté de lui  
„ en demander. Non, dit-il , nous  
„ fommes freres , vous m'appartenez ,  
„ & je ne dois pas toucher à ce dé-  
„ pôt pour mon usage. Enfuite il lui  
„ donna de fon propre argent autant  
„ qu'il en avoit demandé. Des leçons  
„ de cette efpece font rarement per-  
„ dues dans le cœur des jeunes gens  
„ qui ne font pas tout-à-fait cor-  
„ rompus.

„ Je me laiffe de parler en tierce  
„ perfonne , & c'est un foïn fort fu-  
„ perflu ; car vous fentez bien , cher  
„ concitoyen , que ce malheureux fu-  
„ gitif c'est moi-même ; je me crois  
„ allez loin des défordres de ma jeunef-  
„ fe pour ofer les avouer ; & la main  
„ qui m'en tira mérite bien , qu'aux dé-  
„ pens d'un peu de honte , je rende ,  
„ au moins , quelque honneur à fes  
„ bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus , étoit  
„ de voir , dans la vie privée de mon  
„ digne maître , la vertu fans hypo-  
„ critie , l'humanité fans foibleffe , des  
„ difcours toujours droits & fimples ,  
„ & une conduite toujours conforme  
„ à fes difcours. Je ne le voyois point

„ s'inquiéter, si ceux qu'il aidoit al-  
„ loient à Vêpres ; s'ils se confes-  
„ soient souvent ; s'ils jeûnoient les  
„ jours prescrits ; s'ils faisoient mai-  
„ gre : ni leur imposer d'autres con-  
„ ditions semblables, sans lesquelles,  
„ dût-on mourir de misère, on n'a  
„ nulle assistance à espérer des dé-  
„ vots.

„ Encouragé par ces observations,  
„ loin d'étaler moi-même à ses yeux  
„ le zèle affecté d'un nouveau con-  
„ verti, je ne lui cachois point trop  
„ mes manières de penser, & ne l'en  
„ voyois pas plus scandalisé. Quel-  
„ quefois j'aurois pu me dire ; il me  
„ passe mon indifférence pour le culte  
„ que j'ai embrassé, en faveur de  
„ celle qu'il me voit aussi pour le culte  
„ dans lequel je fais né ; il fait que  
„ mon dédain n'est plus une affaire  
„ de parti. Mais que devois-je pen-  
„ ser, quand je l'entendois quelque-  
„ fois approuver des dogmes contrai-  
„ res à ceux de l'Eglise Romaine, &  
„ paroître estimer médiocrement tou-  
„ tes ses cérémonies ? Je l'aurois cru  
„ Protestant déguisé, si je l'avois vu  
„ moins fidele à ces mêmes usages  
„ dont il sembloit faire assez peu de  
„ cas ; mais sachant qu'il s'acquittoit

„ sans témoin de ses devoirs de Prê-  
„ tre aussi ponctuellement que sous les  
„ yeux du public , je ne savois plus  
„ que juger de ces contradictions. Au  
„ défaut près, qui jadis avoit attiré  
„ sa disgrâce , & dont il n'étoit pas  
„ trop bien corrigé, sa vie étoit exem-  
„ plaire, ses mœurs étoient irrépro-  
„ chables, ses discours honnêtes &  
„ judicieux. En vivant avec lui dans  
„ la plus grande intimité, j'apprenois  
„ à le respecter chaque jour davanta-  
„ ge ; & tant de bontés m'ayant tout-  
„ à-fait gagné le cœur , j'attendois  
„ avec une curieuse inquiétude le mo-  
„ ment d'apprendre sur quel principe  
„ il fondeoit l'uniformité d'une vie aussi  
„ singulière.

„ Ce moment ne vint pas sitôt.  
„ Avant de s'ouvrir à son disciple, il  
„ s'efforça de faire germer les semen-  
„ ces de raison & de bonté qu'il jet-  
„ toit dans son ame. Ce qu'il y avoit  
„ en moi de plus difficile à détruire  
„ étoit une orgueilleuse misanthropie,  
„ une certaine aigreur contre les riches  
„ & les heureux du monde, comme  
„ s'ils l'eussent été à mes dépens, &  
„ que leur prétendu bonheur eût été  
„ usurpé sur le mien. La folle vanité  
„ de la jeunesse qui regimbe contre

„ l'humiliation , ne me donnoit que  
„ trop de penchant à cette humeur co-  
„ lere ; & l'amour-propre que mon  
„ Mentor tâchoit de réveiller en moi ,  
„ me portant à la fierté , rendoit les  
„ hommes encore plus vils à mes  
„ yeux ; & ne faisoit qu'ajouter , pour  
„ eux , le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet  
„ orgueil , il l'empêcha de se tourner  
„ en dureté d'ame , & sans m'ôter  
„ l'estime de moi-même , il la rendit  
„ moins dédaigneuse pour mon pro-  
„ chain. En écartant toujours la vaine  
„ apparence & me montrant les maux  
„ réels qu'elle couvre , il m'apprenoit  
„ à déplorer les erreurs de mes<sup>s</sup> sem-  
„ blables , à m'attendrir sur leurs mi-  
„ seres , & à les plaindre plus qu'à les  
„ envier. Emu de compassion sur les  
„ foiblellés humaines , par le profond  
„ sentiment des siennes , il voyoit par-  
„ tout les hommes victimes de leurs  
„ propres vices & de ceux d'autrui ;  
„ il voyoit les pauvres gémir sous le  
„ joug des riches , & les riches sous  
„ le joug des préjugés. Croyez - moi ,  
„ disoit-il , nos illusions , loin de nous  
„ cacher nos maux , les augmentent ,  
„ en donnant un prix à ce qui n'en  
„ a point , & nous rendant sensibles à

„ mille fausses privations que nous  
„ ne sentirions pas sans elles. La paix  
„ de l'ame consiste dans le mépris de  
„ tout ce qui peut la troubler ; l'hom-  
„ me qui fait le plus de cas de la vie,  
„ est celui qui fait le moins en jouir,  
„ & celui qui aspire le plus avide-  
„ ment au bonheur, est toujours le  
„ plus misérable.

„ Ah ! quels tristes tableaux, m'é-  
„ criois-je avec amertume ! s'il faut se  
„ refuser à tout, que nous a donc servi  
„ de naître, & s'il faut mépriser le  
„ bonheur même, qui est-ce qui fait  
„ être heureux ? C'est moi, répondit  
„ un jour le Prêtre, d'un ton dont je  
„ fus frappé. Heureux, vous ! si peu  
„ fortuné, si pauvre, exilé, persécuté ;  
„ vous êtes heureux ! Et qu'avez-vous  
„ fait pour l'être ? Mon enfant, reprit-  
„ il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-dessus il me fit entendre qu'a-  
„ près avoir reçu mes confessions,  
„ il vouloit me faire les siennes. J'é-  
„ pancherai dans votre sein, me dit-  
„ il en m'embrassant, tous les senti-  
„ mens de mon cœur. Vous me ver-  
„ rez, si non tel que je suis, au  
„ moins tel que je me vois moi-mê-  
„ me. Quand vous aurez reçu mon

„ entiere profession de foi, quand  
„ vous connoîtrez bien l'état de mon  
„ ame, vous saurez pourquoi je m'es-  
„ time heureux, & si vous pensez  
„ comme moi, ce que vous avez à  
„ faire pour l'être. Mais ces aveux ne  
„ font pas l'affaire d'un moment; il  
„ faut du tems pour vous exposer tout  
„ ce que je pense sur le fort de l'hom-  
„ me, & sur le vrai prix de la vie;  
„ prenons une heure, un lieu com-  
„ mode pour nous livrer paisiblement  
„ à cet entretien.

„ Je marquai de l'empressement à  
„ l'entendre. Le rendez-vous ne fut  
„ pas renvoyé plus tard qu'au lende-  
„ main matin. On étoit en été; nous  
„ nous levâmes à la pointe du jour.  
„ Il me mena hors de la ville, sur une  
„ haute colline, au-dessous de laquelle  
„ passoit le Pô, dont on voyoit le  
„ cours à travers les fertiles rives qu'il  
„ baigne: Dans l'éloignement, l'im-  
„ mense chaîne des Alpes couronnoit  
„ le paysage. Les rayons du soleil le-  
„ vant rasôient déjà les plaines, &  
„ projetant sur les champs par longues  
„ ombres les arbres, les côteaux,  
„ les maisons, enrichissoient de mille  
„ accidens de lumiere, le plus beau

„ tableau dont l'œil humain puisse  
„ être frappé. On eût dit que la Na-  
„ ture étaloit à nos yeux toute sa  
„ magnificence, pour en offrir le texte  
„ à nos entretiens. Ce fut là, qu'a-  
„ près avoir quelque tems contemplé  
„ ces objets en silence, l'homme de  
„ paix me parla ainsi.





## PROFESSION DE FOI

*DU VICAIRE SAVOYARD.*

**M**ON enfant, n'attendez de moi ni des discours favans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'ètré. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre & payfan, destiné

par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit faire pour être ordonné. J'appriſ ce que l'on vouloit que j'appriſſe, je diſ ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je fais par mon expérience qu'elle s'obſtine à fuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens, vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on

la combat; il faut commencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la première & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumières primitives; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit ~~de~~ des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il falut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrâce fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtement.

Peu d'expériences pareilles mènent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de

l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelque une des opinions que j'avois reçues; celles qui me restoient ne suffisoient plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquietant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'ame qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, & livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoit sa

route , & qui ne fait ni d'où il vient , ni où il va. Je me disois ; j'aime la vérité , je la cherche & ne puis la reconnoître ; qu'on me la montre , & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer ?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux , je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés , où sans cesse errant de doute en doute , je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude , obscurité , contradictions sur la cause de mon être & sur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par système & de bonne foi ? je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes , ou n'existent pas , ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître est un état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y résiste pas long-tems , il se décide malgré lui de manière ou d'autre , & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras , étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout , qui ne permet aucun

doute, un seul point rejeté me faisoit rejeter tout le reste, & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en

pouvons calculer les rapports; nous n'en connoissons ni les premières loix, ni la cause finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine savons-nous si l'homme est un être simple ou composé; des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au-dessus de la région sensible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun se fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut savoir si la sienne mène au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule chose que nous ne savons point, est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hasard, & croire ce qui n'est pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que son auteur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour vouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, & ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philosophes seroient en

état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun fait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le Philosophe, qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où est celui, qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyans il est athée, chez les athées il seroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéressoit immédiatement; à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, & à ne m'inquiéter, jusqu'au doute, que des choses qu'il m'importoit de savoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philosophes

Philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient , & n'en réfoudroient aucun. Je pris donc un autre guide , & je me dis : consultons la lumiere intérieure , elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent , ou , du moins , mon erreur sera la mienne , & je me dépraverai moins en suivant mes propres illusion<sup>s</sup> , qu'en me livrant à leurs menfonges.

Alors en repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naissance , je vis que , bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction , elles avoient divers degrés de vraisemblance , & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette première observation , comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés , je trouvai que la première , & la plus commune , étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable ; & qu'il ne lui manquoit , pour réunir tous les suffrages , que d'avoir été proposée la dernière. Imaginez tous vos Philosophes anciens & modernes , ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes de forces , de chances , de fatalité , de

nécessité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Être des Êtres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau système si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, & , ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre système ! Je me disois ; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence ; mais quelle différence entre les preuves directes ! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres ?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une regle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprends,

sur cette regle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premières, & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la première vérité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations?

Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangère, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est moi, & sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes sensations; & quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi & qui agit sur mes sens, je l'appelle matière; & toutes les portions de matière que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes & des matérialistes ne signifient

rien pour moi : leurs distinctions sur l'apparence & la réalité des corps font des chimeres.

Me voilà déjà tout aussi sûr de l'existence de l'Univers que la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations ; & trouvant en moi la faculté de les comparer , je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger : juger & sentir ne font pas la même chose. Par la sensation , les objets s'offrent à moi séparés , isolés , tels qu'ils sont dans la Nature ; par la comparaison , je les remue , je les transporte , pour ainsi dire , je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude , & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent , est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain , dans l'être purement sensitif , cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce ; je ne la saurois voir dans la nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément , ou même il sentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre , il ne

les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entière sans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand, plus petit*, de même que les idées numériques d'*un, de deux, &c.* ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes sensations: ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

distingue par leurs différences : quand elles sont semblables, il les distingue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une sensation simultanée, distingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit nécessairement qu'il confondit ces deux objets & les prît pour le même, surtout dans un système où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis ; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas parallèles ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart ? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modele, qui est l'objet ? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opéra-

tion qui compare est fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé ; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication ; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons font le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je fais seulement que la vérité est dans les choses & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.

M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me considère avec une sorte de frémissement, jetté, perdu dans ce vaste Univers, & comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matière, & je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement & tan-

tôt en repos (25), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; & par cela même qu'elle est indifférente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangere au corps mù; & dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point, non plus,

(25) Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif; mais puisque nous observons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, & nous le concevons si bien que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité. (26)

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en fais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je fais donc qu'il y a des mouvemens spontanés; je vous dirai que je le fais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la première cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la

(26) Les Chymistes regardent le Phlogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & stagnant dans les mixtes dont il fait partie, jusqu'à ce que des causes étrangères le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

matiere est d'être en repos , & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir , qu'en voyant un corps en mouvement je juge aussi-tôt , ou que c'est un corps animé , ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même , ou produisant quelque action.

Cependant cet Univers visible est matiere ; matiere éparse & morte (27), qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation , du sentiment commun des parties d'un corps animé ; puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même Univers est en mouvement ; & dans ses mouvemens réglés , uniformes , assujettis à des loix constantes , il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même ; il

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante , sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere , sentant sans avoir des sens , me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idée il faudroit commencer par la comprendre , & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur là.

y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essentiels avec la matiere, de quoi serai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde & la marche de l'univers. Descartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des

courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle ? Je n'en fais rien, mais j'éprouve en moi

qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon ame. Je ne fais pas même pourquoi l'un de ces mystères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif ; le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est

obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, & il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation; en peut-on dire autant du matérialisme? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matière en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même & alors il lui est essentiel, ou s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière qu'autant que la cause motrice agit sur elle: nous rentrons dans la première difficulté.

Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands

mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire: & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matière se meut-elle nécessairement? Toute la matière en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre? Selon la première idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent; sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matière? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à gauche? Si chaque molécule de matière a sa direction particulière, quelles seront les causes de toutes ces di-

rections & de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matière ne faisoit que tourner sur son propre centre , jamais rien ne sortiroit de sa place , & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matière le mouvement par abstraction , c'est dire des mots qui ne signifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé , c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulières , plus j'ai de nouvelles causes à expliquer , sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des éléments , je n'en puis pas même imaginer le combat , & le cahos de l'Univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le mécanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain ; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer , il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matière muë me montre une volonté , la matière muë selon de certaines loix me montre une intelligen-

ce : c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? Non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la première fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne fais, diroit-il, à quoi le tout est bon : mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres ; j'ad-

mire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espee, puis écoutons le sentiment intérieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême Intelligence, & que de sophismes né faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons & des chances; que vous fert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, & comment m'ôteriez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espee qui sont pèris faute de pou-

voir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'est-elle enfin prescrite des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord assujettie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, & que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant si l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Énéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul; j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que des combinaisons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organisation & la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir & penser dans son creuset (28).

(28) Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve.

J'ai lu Nieuventit avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la sagesse de son Auteur? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet; & sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abyme de l'esprit humain; la barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchimique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, & soutient que les Pygmées, les Farnes, les Satyres & les Nymphees ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de réverbere.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoiqu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés ; que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans ; qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est

gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en fais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusques-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une Intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence,

gence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connois pas mieux l'Être auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds: je fais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même; je fais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est la substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injureux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je revins à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, fait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens

par son industrie; mais lui seul sur la terre en fait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-

je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'énorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la Nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protège, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece, j'en considère les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je? Quel spectacle! Où est l'ordre que j'avois observé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre hu-

main ne m'offre que confusion, désordre! Le concert regne entre les éléments, & les hommes sont dans le cahos! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable! O! sagesse, où sont tes loix? ô! Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Etre bienfaisant qu'est devenu ton pouvoir? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusquelà résulté de mes recherches? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramenoit bassément en lui-même, l'affervissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois: non, l'homme n'est point un; je veux & je ne veux pas, je me sens

à la fois esclave & libre ; je vois le bien , je l'aime , & je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison , passif quand mes passions m'entraînent , & mon pire tourment , quand je succombe , est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme , écoutez avec confiance , je serai toujours de bonne foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés , j'ai tort , sans doute , & il n'y a point de morale démontrée ; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme , & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain , que celui qui fait de l'homme un être simple , leve ces contradictions , & je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance , j'entends en général l'Être doué de quelque qualité primitive , & abstraction faite de toutes modifications particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues , peuvent se réunir dans un même être , on ne doit admettre qu'une substance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement , il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous

réfléchirez sur cela; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent (29),

(29) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? fera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans ces corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux moi se confondent en un? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le mystere nous est inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible & un; il ne se partage pas, il est tout entier ou nul: l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne fais comment l'entendent

il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde? Je ne puis, replique le sourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aie à expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est

nos matérialistes, mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la pensée, leur devroient faire aussi rejeter le sentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus, & puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent?

expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sens sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étoit dans lequel tu te sens enchainé.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, & moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent & qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse ; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou

je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement: car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une, & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux il choisit

mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne fau-  
roit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a aucune cause antérieure, & il n'y a point de

véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle; c'est mon troisième article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'elle fit, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve mal.

gré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi, c'est pour mériter & obtenir ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance Divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant faloit-il le borner à l'instinct & le faire bête? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi!

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans

nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la Nature nous fait sentir nos besoins? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se déränge, & un avertissement d'y pourvoir? La mort. . . les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre? La mort est le remede aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne souffriez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable: dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne fait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie dérégée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la

mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir , plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie , en murmurant contre la Nature , des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme , ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres , & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre , & je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; & ce sentiment , l'homme ne l'a pas reçu de la Nature , il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque , ayant peu réfléchi , n'a ni souvenir , ni prévoyance. Otez nos funestes progrès , ôtez nos erreurs & nos vices , ôtez l'ouvrage de l'homme , & tout est bien.

Où tout est bien , rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté. Or la bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans borne & de l'amour de soi , essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout , étend , pour ainsi dire , son existence avec

celle des êtres. Produire & conferver font l'acte perpétuel de la puiffance; elle n'agit point fur ce qui n'est pas; Dieu n'est pas le Dieu des morts, il ne pourroit être destructeur & méchant fans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien (30). Donc l'Être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puiffant, doit être auffi souverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conferve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promet en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes: le méchant

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient, très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puifque la bonté vient de la puiffance: il eſt bon parce qu'il eſt grand.

prosperé, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'éleve & murmure contre son Auteur ; elle lui crie en gémissant : tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! & qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-tu celle d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne fouille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu va mourir, penses-tu ; non , tu va vivre , & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut

survivre au corps ; & si elle lui survit la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embaras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraineroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la for-

ce qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. Hélas! je ne sens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant la vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui fait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la conçois par le sentiment & par la pensée; je fais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je fais

bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurois me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchants. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnant le change aux remords. Les humiliations, les disgrâces, qu'attire l'exercice des vertus, l'empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Être suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre âme, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volupté pure, qui nait du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, dis-

tingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se fera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines ; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie & m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés ; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature ? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute justice les ayant faits sensibles, ne les a pas faits pour souffrir ; & que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute ; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, & Dieu constant à lui-même (31).

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous,  
Seigneur,  
Mais pour ton nom, mais pour ton propre  
honneur,  
O Dieu ! fais-nous revivre ! Ps. 115.*

Ne me demandez pas non plus si les tourmens des méchans feront éternels, & s'il est de la bonté de l'Auteur de leur être de le condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans; je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême Justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs infatigables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengereuses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de

nos sens grossiers , tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres , ils ne sauroient vouloir que le bien ; & quiconque cesse d'être méchant , peut-il être à jamais misérable ? Voilà ce que j'ai du penchant à croire , sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon ! quels que soient tes décrets , je les adore ; si tu punis éternellement les méchans , j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems , si leurs maux doivent finir , & si la même paix nous attend tous également un jour , je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere ? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler ? Que , délivré de sa misere , il perde aussi la malignité qui l'accompagne ; qu'il soit heureux ainsi que moi ; loin d'exciter ma jalousie , son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que , contemplant Dieu dans ses œuvres , & l'étudiant par ceux de ces attributs qu'il m'importoit de connoître , je suis parvenu à étendre & à augmenter par degrés l'idée , d'abord imparfaite & bornée , que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble &

plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumière, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aideroient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible; la suprême Intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même : j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature; comme si Dieu n'étoit pas le seul Etre absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en fais rien. L'idée de  
création

création me confond & passe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je fais qu'il a formé l'univers & tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité? Pourquoi me payer de mots sans idée? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il fera tant qu'elles subsisteront, & qu'il seroit même au-delà, si tout devoit finir un jour. Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible; mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent; mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême Intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les tems un seul moment. La puissance

humaine agit par des moyens, la puissance Divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste ; j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des Philosophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison : mais je les affirme sans les comprendre, & dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi ; je le sens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

Enfin plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi de l'impression des objets sensibles, & du sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon mes lumières naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caractères ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est

mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchandé avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons fuivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredissent, & alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps (32);

(32) La Philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appelé *instinct*, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique

qui la fuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est important, pourfuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entières, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encor, & ceci est plus important, pourquoi la première fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître; avoit-il acquis déjà des idées morales, favoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumières acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une manière satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? pour qui

vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils , hors notre intérêt ; & tout au contraire , les douceurs de l'amitié , de l'humanité , nous consolent dans nos peines ; & , même dans nos plaisirs , nous serions trop seuls , trop misérables , si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme , d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques , ces ravissèmens d'amour pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu , quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles , plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau , vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux ; celui qui , à force de se concentrer au-dedans de lui , vient à bout de n'aimer que lui-même , n'a plus de transports , son cœur glacé ne palpite plus de joie , un doux attendrissèment n'humecte jamais ses yeux , il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent

plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plait qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice : à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe furement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contempo-

rain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, & les met si souvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entend jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle régne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de foi. Le méchant se craint & se fuit; il s'égaye en se jettant hors de lui-même; il

tourne autour de lui des yeux inquiets ; & cherche un objet qui l'amuse ; fans la fatyre amere , fans la raillerie insultante , il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire , la sérénité du justé est intérieure ; son ris n'est point de malignité , mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent , il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les Nations du monde , parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres , parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères , vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & l'honnêteté , par-tout les mêmes principes de morale , par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats , & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême , que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le vice , armé d'une autorité sacrée , descendoit en vain du séjour éternel , l'instinct moral le repouloit du cœur des humains. En célébrant

les débauches de Jupiter, on admiroit la contenance de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; & c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus; cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejeter; & contre l'éclatante uni-

formité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que sitôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célèbres? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples; opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincère & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux; où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt; mais d'où

vient donc que le juste y concourt à son préjudice ? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour son bien ; mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte , on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses ; où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses & des motifs sans vertu , où l'on seroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous , la voix de la Nature , ainsi que celle de la raison s'éleveroient incessamment contre elles , & ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre , & qui , dans le fond , ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous , mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que

j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels, car nous sentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister, pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des sentimens avant des idées (\*). Quelle que soit la cause de

(\*) A certains égards les idées sont des sentimens & les sentimens sont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe & de son objet, & de nous-mêmes qui en sommes affectés: il n'y a que l'ordre de cette af-

notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne fauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le desir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece; car à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'est du système moral, formé par ce double rapport, à soi-même & à ses semblables, que naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoissance innée; mais sitôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer: c'est ce sentiment qui est inné.

fection qui détermine le nom qui lui convient. Lorsque premierement occupés de l'objet nous ne pensons à nous que par réflexion, c'est une idée; au contraire quand l'impression reçue excite notre premiere attention, & que nous ne pensons que par réflexion à l'objet qui la cause, c'est un sentiment.

Je ne crois donc pas , mon ami , qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature , le principe immédiat de la conscience indépendant de la raison même ; & quand cela seroit impossible , encore ne seroit-il pas nécessaire : car puisque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain , ne prouvent point qu'il n'existe pas , mais se contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il existe , nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux , & nous avons de plus le témoignage intérieur , & la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premières lueurs du jugement nous éblouissent & confondent d'abord les objets à nos regards , attendons que nos faibles yeux se rouvrent , se raffermissent , & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumières de la raison , tels que nous le montrait d'abord la Nature ; ou plutôt , soyons plus simples & moins vains ; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes ; puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramène , quand elle ne nous a point égarés.

Conscience ! conscience ! instinct di-

vin ; immortelle & céleſte voix ; guide affuré d'un être ignorant & borné , mais intelligent & libre ; juge infail-  
lible du bien & du mal , qui rends  
l'homme ſemblable à Dieu ; c'eſt toi  
qui fais l'excellence de ſa nature & la  
moralité de ſes actions : ſans toi je  
ne ſens rien en moi qui m'éleve au-  
deſſus des bêtes , que le triſte privi-  
lège de m'égarer d'erreurs en erreurs  
à l'aide d'un entendement ſans regle ,  
& d'une raiſon ſans principe.

Graces au Ciel , nous voilà déli-  
vrés de tout cet effrayant appareil de  
philofophie ; nous pouvons être hom-  
mes ſans être ſavans ; diſpenſés de con-  
ſumer notre vie à l'étude de la mo-  
rale , nous avons à moindres fraix un  
guide plus affuré dans ce dédale im-  
menſe des opinions humaines. Mais  
ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte ,  
il faut ſavoir le reconnoître & le ſui-  
vre. S'il parle à tous les cœurs , pour-  
quoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'en-  
tendent ? Eh ! c'eſt qu'il nous parle la  
langue de la Nature , que tout nous a  
fait oublier. La conſcience eſt timide ,  
elle aime la retraite & la paix ; le mon-  
de & le bruit l'épouvantent ; les pré-  
jugés dont on la fait naître font ſes  
plus cruels ennemis , elle fuit ou ſe

tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne , & l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire , & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus , elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle , il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis laissé dans mes recherches de la froideur que je sentoís en moi ! Combien de fois la tristesse & l'ennui , versant leur poison sur mes premières méditations , me les rendirent insupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zèle languissant & tiède à l'amour de la vérité. Je me disois , pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas ? Le bien moral n'est qu'une chimère ; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand une fois on a perdu le goût des plaisirs de l'ame , qu'il est difficile de le reprendre ! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu ! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendit content de lui-même , & bien-aîsé d'avoir

vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entière un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeler sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oser le franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Protée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes senti-

mens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumieres n'eussent éclairé mon cœur; si la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire & suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a sentiment & intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon & se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre

commun, qui est Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui font les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant ! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien ? En proie à la douleur, je la supporte

avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je fais qu'elle est vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Être juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchainée à ce corps qui l'affervit & la gêne? Je n'en fais rien; suis-je entré dans les décrets de Dieu? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis, si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler? Il seroit heureux, il est vrai; mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime; la gloire de la vertu & le bon témoignage de soi; il ne seroit que comme les Anges, & sans doute l'homme vertueux fera plus qu'eux. Unie à un

corps mortel, par des liens non moins puissans qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle est pourtant capable de voir & d'aimer; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite & la récompense, & qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres & se maintenant dans sa première volonté.

Que si même, dans l'état d'abaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchans sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choses, les maux que nous nous faisons, & les ennemis que nous armions contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il sera toujours bon sans peine, & toujours heureux sans remords! Les coupables qui se disent forcés au crime, sont aussi menteurs que méchans; comment ne voyent-ils point que la foiblesse dont ils se plaignent, est leur propre ouvrage; que leur première dépravation

vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cèdent enfin malgré eux & les rendent irrésistibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous serions aisément maîtres de nous & de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont encore point acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoit pas; si nous voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoit pas, le cherche

che avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux; en attendant je le fais dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangère à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour ado-

rer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fit des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, & que j'en recueille le salaire; n'être pas content de mon état c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre & le mal: Source de justice & de vérité, Dieu clément &

Bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté ; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur si je m'égaré, & si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infallible : mes opinions qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges ; car quel homme ne tient pas aux siennes, & combien d'hommes sont d'accord en tout ? L'illusion qui m'abuse a beau me venir de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'est à elle à s'approcher.

LE BON PRÊTRE avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premiers Hymnes, & ap-

prendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, & que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux parce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincère, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeler n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur,

il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je ferai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejeter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimément persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien différent; je n'y vois qu'embarras, mystère, obscurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où

vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (33). Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle: il est bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette nécessité? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son Auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte,

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

qui ne soit pas une conséquence du mien? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les avilissent; qu'aux mystères inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions absurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les misères du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu vouloit être servi; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès

que les peuples se font avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il faisoit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc si important qu'il falût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur; & celui-là, quand il est sincère, est toujours uniforme; c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu feras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité: ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au - dessus de sa sphaere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulières; & non content de faire Dieu semblable à l'homme; pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles; je voulois un culte exclusif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur; je demandois, *quelle est la*

bonne? Chacun me répondoit, c'est la mienne; chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne? Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le fait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.*

(34) *Tous, dit un bon & sage Prêtre, disent qu'ils la tiennent & la croient, ( & tous usent de ce jargon, ) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

*Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains; témoin premièrement la manière que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrétiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection; témoin après la vie & les mœurs si mal accordées avec la Religion; témoin que par occasions humaines & bien légères, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.*

Il y a grande apparence que la sincère profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

Quoi , pensois-je , la vérité n'est-elle pas une , & ce qui est vrai chez moi , peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui fait la bonne route & celle de celui qui s'égaré est la même , quel mérite ou quel tort à l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'eslet du hazard , le leur imputer est iniquité ; c'est récompenser ou punir , pour être né dans tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi , c'est outrager la justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu , ou , s'il en est une qu'il prescrive aux hommes , & qu'il les punisse de méconnoître , il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux , également sensibles à tous les hommes , grands & petits , savans & ignorans , Européens , Indiens , Africains , Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle , & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence , le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincèrement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des pères & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Il ont beau me crier, foumets ta raison; autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour foumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre espèce que moi, tout ce qu'un homme connoit naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé! voilà certes un grand mot? Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends: ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aurois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur.

Considérez, mon ami, dans quelle

horrible discussion me voilà engagé; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions! Quel justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pieces authentiques des pieces supposées; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié; pour lever les contradictions qui restent; pour juger quel poids doit avoir le silence des adverfaires dans les faits allégués contre eux; si ces allégations leur ont été connues; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle espece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-seulement pour être cru; mais pour qu'on soit punissable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un

homme l'organè de ses volontés factées ; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par ouï-dire ? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vus, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux la sage main qui la régit ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course,

aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'appplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect: à ces merveilles, qui ne reconnoitra pas à l'infant le maître de la Nature? Elle n'obéit point aux imposteurs; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres; & c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi fervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois; avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant, & puisque les magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-

ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35), de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialecte?

(35) Cela est formel en mille endroits de l'Écriture, & entre autres dans le Deutéronome, Chapitre XIII, où il est dit que, si un Prophète annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophète à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une seule chose: Revenir au raisonnement, & laisser là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme! Mais Jésus-Christ a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux simples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit; s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine, & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien: mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractère de la Divinité ; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit ; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de la frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, des peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirois-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes ; celui

qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures , n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'affure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire : celui qui charge de mystères, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage ; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son Auteur. Le ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison ; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut con-

vaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette apreté de langage ordinaire aux deux partis.

*L'Inspiré.*

„ La raison vous apprend que le  
„ tout est plus grand que sa partie ;  
„ mais moi, je vous apprends de la  
„ part de Dieu , que c'est la partie  
„ qui est plus grande que le tout.

*Le Raisonneur.*

„ Et qui êtes-vous , pour m'oser dire  
„ que Dieu se contredit ; & à qui croi-  
„ rai - je par préférence , de lui qui  
„ m'apprend par la raison les vérités  
„ éternelles , ou de vous qui m'annon-  
„ cez de sa part une absurdité.

*L'Inspiré.*

„ A moi ; car mon instruction est  
„ plus positive , & je vais vous prou-  
„ ver invinciblement que c'est lui qui  
„ m'envoie.

*Le Raisonneur.*

„ Comment ! vous me prouvez  
 „ que c'est Dieu qui vous envoie  
 „ déposer contre lui ? Et de quel genre  
 „ seront vos preuves pour me con-  
 „ vaincre qu'il est plus certain que  
 „ Dieu me parle par votre bouche,  
 „ que par l'entendement qu'il m'a  
 „ donné ?

*L'Inspiré.*

„ L'entendement qu'il vous a donné !  
 „ Homme petit & vain ! comme si vous  
 „ étiez le premier impie qui s'égare  
 „ dans sa raison corrompue par le  
 „ péché !

*Le Raisonneur.*

„ Homme de Dieu, vous ne feriez  
 „ pas, non plus, le premier fourbe  
 „ qui donne son arrogance pour preuve  
 „ de sa mission ?

*L'Inspiré.*

„ Quoi ! les Philosophes disent aussi  
 „ des injures !

*Le Raisonneur.*

» Quelquefois , quand les Saints leu  
» en donnent l'exemple.

*L'Inspiré.*

» Oh ! moi j'ai le droit d'en dire :  
» je parle de la part de Dieu.

*Le Raisonneur.*

» Il feroit bon de montrer vos titre  
» avant d'ufer de vos privileges.

*L'Inspiré.*

» Mes titres font authentiques. La  
» terre & les Cieux déposeront pour  
» moi. Suivez bien mes raisonnemens ,  
» je vous prie.

*Le Raisonneur.*

» Vos raisonnemens ! vous n'y pen-  
» fez pas. M'apprendre que ma raison  
» me trompe , n'est-ce pas réfuter ce  
» qu'elle m'aura dit pour vous ? Qui-  
» conque veut récuser la raison , doit  
» convaincre fans se servir d'elle. Car ,  
» supposons qu'en raisonnant vous

„ m'avez convaincu ; comment saurai-  
 „ je si ce n'est point ma raison cor-  
 „ rompue par le péché qui me fait ac-  
 „ quiescer à ce que vous me dites ?  
 „ D'ailleurs , quelle preuve , quelle  
 „ démonstration pourrez-vous jamais  
 „ employer , plus évidente que l'axio-  
 „ me qu'elle doit détruire ? Il est  
 „ tout aussi croyable qu'un bon fyl-  
 „ logisme est un mensonge , qu'il l'est ,  
 „ que la partie est plus grande que le  
 „ tout.

*L'Inspiré.*

„ Quelle différence ! mes preuves  
 „ sont sans réplique ; elles sont d'un  
 „ ordre surnaturel.

*Le Raisonneur.*

„ Surnaturel ! Que signifie ce mot ?  
 „ Je ne l'entends pas.

*L'Inspiré.*

„ Des changemens dans l'ordre de  
 „ la Nature , des prophéties , des  
 „ miracles , des prodiges , de toute  
 „ espèce.

*Le*

*Le Raisonneur.*

„ Des prodiges , des miracles ! je n'ai  
„ jamais rien vu de tout cela.

*L'Inspiré.*

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des  
„ nuées de témoins. . . . le témoignage  
„ des peuples . . .

*Le Raisonneur.*

„ Le témoignage des peuples est-il  
„ d'un ordre surnaturel ?

*L'Inspiré.*

„ Non ; mais quand il est unanime ,  
„ il est incontestable.

*Le Raisonneur.*

„ Il n'y a rien de plus incontestable  
„ que les principes de la raison , &  
„ l'on ne peut autoriser une ab-  
„ surdité sur le témoignage des hom-  
„ mes. Encore une fois , voyons des  
„ preuves surnaturelles , car l'attesta-  
„ tion du genre humain n'en est pas  
„ une.

*L' Inspiré.*

„ O cœur endurci ! la grace ne vous  
„ parle point.

*Le Raisonneur.*

„ Ce n'est pas ma faute ; car selon  
„ vous , il faut avoir déjà reçu la grace  
„ pour favoir la demander. Commencez donc à me parler au lieu d'elle.

*L' Inspiré.*

„ Ah ! c'est ce que je fais , & vous  
„ ne m'écoutez pas : mais que dites-  
„ vous des prophéties.

*Le Raisonneur.*

„ Je dis premierement que je n'ai  
„ pas plus entendu de prophéties , que  
„ je n'ai vu de miracles. Je dis de  
„ plus , qu'aucune prophétie ne fau-  
„ roit faire autorité pour moi.

*L' Inspiré.*

„ Satellite du Démon ! & pourquoi  
„ les prophéties ne font-elles pas au-  
„ torité pour vous ?

*Le Raisonneur.*

„ Parce que pour qu’elles la fissent,  
„ il faudroit trois choses dont le con-  
„ cours est impossible; favoir, que  
„ j’eusse été témoin de la prophétie, que  
„ je fusse témoin de l’événement, &  
„ qu’il me fût démontré que cet évé-  
„ nement n’a pu quadrer fortuitement  
„ avec la prophétie: car, fût-elle plus  
„ précise, plus claire, plus lumineuse  
„ qu’un axiome de géométrie; puisque  
„ la clarté d’une prédiction faite au ha-  
„ zard n’en rend pas l’accomplissement  
„ impossible, cet accomplissement,  
„ quand il a lieu, ne prouve rien à la  
„ rigueur pour celui qui l’a prédit.

„ Voyez donc à quoi se réduisent  
„ vos prétendues preuves surnaturel-  
„ les, vos miracles, vos prophéties.  
„ A croire tout cela sur la foi d’autrui,  
„ & à soumettre à l’autorité des hom-  
„ mes l’autorité de Dieu parlant à ma  
„ raison. Si les vérités éternelles  
„ que mon esprit conçoit, pouvoient  
„ souffrir quelque atteinte, il n’y au-  
„ roit plus pour moi nulle espece de  
„ certitude, & loin d’être sûr que vous  
„ me parlez de la part de Dieu, je ne  
„ serois pas même assuré qu’il existe.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matière que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi? où sont

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que-la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tout écouter, ou l'on est injuste.

ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adverfaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel au milieu des fiens est fier de fes preuves, qui feroit un fort fot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, & de langues il faut apprendre, que de bibliothèques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raifon ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils feroient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, & de mauvaises raifons dites avec affurance, effacent aifément les bonnes expofées avec mépris. D'ailleurs fouvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidelement les fentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique fur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans n'est point celle qu'on enseigne au peuple, & que le livre de Bossuet

ne ressemble gueres aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous raillent: ils ne savent pas nos raisons, nous ne savons pas les leurs, & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyageur parmi nous. Dans quels pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales reli-

gions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entre elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois est la plus moderne, & paroît la plus conséquente; celle qui en admet deux & rejette la troisième peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle; l'inconséquence faite aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres,

dira-t-on ; belle réponse ! Qui m'assurera que ces livres sont fidelement traduits , qu'il est même possible qu'ils le soient , & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes , pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres , & que celui qui n'est à portée ni de ces livres , ni des gens qui les entendent , soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres ! Quelle manie ! Parce que l'Europe est pleine des livres , les Européens les regardent comme indispensables , sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs , & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits ? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même , ou il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise ; mais que gagnent-ils à cela , s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité , qu'aux autres

sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégué contre eux? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires! Mais comment faire? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizième siècle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

Ceux d'entre nous qui font à portée de converſer avec des Juifs ne font gueres plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphème ? L'avidité nous donne du zele , & ils font trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavans , les plus éclairés font toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte ; vous ferez parler quelques vils fripons , qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté , tandis que leurs Docteurs ſouriront en ſilence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils ſe ſentiroient en ſûreté l'on eût auffi bon marché d'eux ? En Sorbonne , il eſt clair comme le jour que les prédictions du Meſſie ſe rapportent à Jéſus-Chriſt. Chez les Rabbins d'Amſterdam , il eſt tout auffi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raiſons des Juifs , qu'ils n'aient un Etat libre , des écoles , des

universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; la, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jésus-Christ des Juifs qui n'y croient pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moyse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet? On le nie; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les con-

tinens immenses de l'Amérique, où des Nations entières ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne font connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Évangile à des milliers de pauvres esclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses ?

Quand il seroit vrai que l'Évangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jésus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce

feul homme , que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Évangile se font fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde , dans je ne fais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystère seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vite sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphère un peuple Hébreu & une ville de Jérusalem ? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez , dites-vous , me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere , ou , pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien sçu ? Doit-il être éternel-

lement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaifant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place: voyez si je dois, sur votre feul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérèrent tant de merveilles inouïes dans celui-ci; que j'aïlle favoir pourquoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs prédécesseurs? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu,

& vous voulez que je le reconnoisse , moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appelez sacré , & auquel je ne comprends rien , je dois savoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait , comment il s'est conservé , comment il vous est parvenu , ce que disent dans le pays , pour leurs raisons , ceux qui le rejettent , quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez ? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aie en Europe , en Asie , en Palestine , examiner tout par moi-même ; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems là.

Non-seulement ce discours me paroit raisonnable , mais je soutiens que tout homme sensé doit , en pareil cas , parler ainsi , & renvoyer bien loin le Missionnaire , qui , avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'ayent autant & plus de force que contre les Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a

qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne fait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & stable; la terre entière ne sera couverte que de pèlerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand-peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son tems, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, faudra-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, & ce sera beaucoup s'il apprend avant

sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout; & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contents de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans son sens,

& croire avoir raison exclusivement au reste du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sincères ; mais voyant qu'elles étoient , qu'elles seroient toujours sans succès , & que je m'abymoïis dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai refermé ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une Ile déserte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut,

& à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois - je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette! je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue me semble incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infailible: d'autres hommes ont pu décider ce qui me semble indécis; je raisonne pour moi & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite: leur jugement peut être meilleur que le mien;

mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grace touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui fait agir, souffrir & mourir sans faiblesse & sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire (37) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sen-

(37) De Rep. Dial. 2.

tie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, souffrit aisément jusqu'au bout son personnage, & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçon leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice: Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple (38)? Du sein du plus furieux

(38) Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallèle qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth. 6. 5. vs. 21. & seq.*

fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jésus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ceton, ni cette morale, & l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables,

que l'inventeur en feroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant: respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul fait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible; parce qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à favoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent

toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les tems & les lieux.

Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement : le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincère, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appelé dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point.

Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellaredé, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légèreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération : je me pénétre de la Majesté de l'Être suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme

forme prescrite , je suis avec soin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot , ni la moindre cérémonie ! quand j'approche du moment de la consécration , je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du sacrement ; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence ; je me dis , qui es-tu , pour mesurer la Puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots sacramentaux , & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystere inconcevable , je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministère sacré , quoique dans le dernier rang , je ne ferai , ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes , je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai , je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles , & que tout homme est obligé de croire : mais à Dieu ne plaise que

jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance ; que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés ; à dire, hors de l'Eglise point de salut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis gueres tomber plus bas que je ne suis. Quoiqu'il arrive, je ne blasphèmerai point contre la Justice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'espère plus. Mon bon ami, je ne trouve rien d'être si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne

(40) Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes, qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il fait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux; car il me semble que je serois le bonheur de mes paroissiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôteroïis la flétrissure & le mépris plus insupportable que l'indigence. Je leur serois aimer la concorde & l'égalité qui chassent souvent la misère & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contents comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point

de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entre-aider, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays respectons les loix, ne troubons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les Citoyens à la défobéissance; car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de défobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquietent sans les éclair-

rer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches ; les consciences agitées, incertaines, presque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées ; & pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude ; où le cœur reçoit sa forme & son caractère, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif ; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur, que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve ; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel ; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions ; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger : vous avez pris du tems ; cette précaution est

sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincère avec vous-même. Appropriiez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejetez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous ; mais sitôt qu'on dispute, on s'échauffe ; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais ; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédit sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber daas mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée ; je n'ai plus que le tems qu'il

me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur fait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumières, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amènent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misère & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, & ne la quittez plus ; elle est très-simple & très-sainte ; je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, & dont la raison se contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en soyez point en peine, ou

y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaise honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout se pardonne, mais où l'on ne pèche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparaîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterâz jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout & son prochain comme soi-même, est le fom-

maire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là ; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs , & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les cœurs des hommes de défolantes doctrines, & dont le sceptisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverfaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls font éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les intelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nai-

fible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. (41)

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous ; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens ? Je ne fais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je fais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abaisseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, effémine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'objection du *moi* humain, & s'ape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société, car ce que les intérêts particuliers ont de

Bon jeune homme, foyez sincere & vrai fans orgueil ; sachez être ignorant ,

commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils out d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes : mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une ; c'est est vrai : la plupart n'en ont gueres & ne sui-

vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous

vent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié? Si Paschal en eût nié un, cela prouveroit que Paschal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine! . . . Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatisme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'opèrent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de misères ne pré-

mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon

venoit-il pas ? La fraternité légale unifioit toute la nation ; on ne voyoit pas un mendiant chez eux , on n'en voit point non plus chez les Turcs , où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans disent , selon Chardin ,  
 „ qu'après l'examen qui suivra la résurrection  
 „ universelle , tous les corps iront passer un pont  
 „ appelé *Poul-Serrbo* , qui est jetté sur le feu  
 „ éternel , pont qu'on peut appeller , disent-ils ,  
 „ le troisième & dernier examen & le vrai ju-  
 „ gement final , parce que c'est là où se fera  
 „ la séparation des bons d'avec les méchans...  
 „ &c.

„ Les Persans , ( poursuit Chardin , ) sont fort  
 „ infatués de ce pont , & lorsque quelqu'un souf-  
 „ fre une injure dont , par aucune voie , ni dans  
 „ aucun tems , il ne peut avoir raison , sa der-  
 „ niere consolation est de dire : *Eh bien ! par*  
 „ *le Dieu vivant , tu me le payeras au double*  
 „ *au dernier jour ; tu ne passeras point le Poul-*  
 „ *Serrbo , que tu ne me satisfasses auparavant :*  
 „ *je m'attacherai au bord de ta veste & je me*  
 „ *jetterai à tes jambes. J'ai vu beaucoup de gens*  
 „ éminens , & de toutes fortes de professions , qui ,  
 „ appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux  
 „ au passage de ce pont redoutable , sollicitoient  
 „ ceux qui se plaignoient d'eux de leur par-  
 „ donner : cela m'est arrivé cent fois à moi-mê-  
 „ me. Des gens de qualité qui m'avoient fait faire ,  
 „ par importunité , des démarches autrement que  
 „ je n'eusse voulu , m'abordoient au bout de quel-  
 „ que tems , qu'ils pensoient que le chagrin en  
 „ étoit passé , & me disoient : *je te prie , halal*  
 „ *becon antchisra* , c'est-à-dire , *rends-moi cette af-*  
 „ *faire licite ou juste. Quelques-uns même m'ont*

vosre conscience, fans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du faivoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à foi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroitra l'être dans la simplicité de vosre cœur, fans jamais vous en détourner par vanité ni

» fait des présens & rendu des services, afin  
 » que je leur pardonasse en déclarant que je le  
 » faisois de bon cœur; de quoi la cause n'est  
 » autre que cette créance qu'on ne passera point  
 » le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le der-  
 » nier quattrin à ceux qu'on a oppressés. T. 7.  
 » in-12. p. 50.

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul Serrko*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaïser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrko*.

par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti , peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïssent , qu'ils lisent ou méprisent vos écrits , il n'importe. Dites ce qui est vrai , faites ce qui est bien ; ce qui importe à l'homme est de remplir ses devoirs sur la terre , & c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. Mon enfant , l'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

A M E N.

---

J'AI transcrit cet écrit , non comme une règle des sentimens qu'on doit suivre en matière de religion , mais comme un exemple de la manière dont on peut raisonner avec son Eleve , pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes , ni aux préjugés du pays où l'on est né ; les seules lumières de la raison

ne peuvent dans l'institution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoi que l'art humain puisse faire, le tempérament précède toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus là, quelles nouvelles prises nous nous som-

mes données sur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & sans y être forcé par les loix, à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfère toujours l'amour de soi; mais pour l'amour de l'Auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Etre suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misère pour m'épargner un moment de douleur ou

de faim ; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits ; vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemp'tatif, un Philosophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimere ; en nous donnant un Eleve de sa façon, il ne le forme pas seulement ; il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils pren-

nent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfans; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce de joug (42); ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'affujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous favoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Considérez les différen-

(42) Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

ces dans ceux qui en font plus ou moins éloignés : observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils font aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus gueres qu'à des jeux sérieux ou de hazard.* (43). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payfans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux & dans ses jeux appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis ; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'es-

(43) Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat au Parlement. T. II. p. 70.

prit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon Eleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne, l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut

que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espèce dure & que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous présenterez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre Eleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il fait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits? Qui vous dit d'y renoncer? ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il faisoit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnaissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La première de

toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'instant ; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent ; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile ; il ne commence d'être rébelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté ; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Ministre de la Nature ; vous n'en ferez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre ; d'être son tyran, ou son complaisant : & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vite ; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile : je dirai ci-après mes raisons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les

jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient pour eux avant le tems ; c'est nous qui l'avons rendu précocé ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & suivre les indications , cela feroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature , & nos loix sociales , que pour les concilier , il faut gauchir & tergiverfer fans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées , j'estime que par les moyens que j'ai données , & d'autres semblables , on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens ; cela est si vrai , que chez les Germains , un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge , en restoit diffamé ; & les auteurs attribuent , avec raison , à la continence de ces peuples durant leur jeunesse , la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque , & il y a peu de siècles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entr'autres exemples connus , le pere de Montaigne , homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué , juroit s'être marié vierge

à trente-trois ans, après avoir servi long-tems, dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle l'instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse;

croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera gueres à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagements qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en

quoï je lui puis aider encore, en quoï lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mystères que vous lui avez cachés si long-tems avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul: puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrete instruction ne pouvant avoir un objet honnête, fouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout, des domestiques s'insinuent ainsi dans l'es-

prit d'un enfant, gagnent la confiance, lui font envifager fon gouverneur comme un personnage trille & fâcheux, & l'un des fujets favoris de leurs fecrets colloques, eft de médire de lui. Quand l'Eleve en eft là, le maître peut fe retirer; il n'a plus rien de bon à faire.

- Mais pourquoi l'enfant fe choisit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi fe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul fujet de s'en plaindre? Naturellement ils font fes premiers confidens; on voit à l'empreffement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penfe, qu'il croit ne l'avoir penfé qu'à moitié jufqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que fi l'enfant ne craint de votre part, ni fermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'ofera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on fera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter fur ma méthode, c'eft qu'en fuivant fes effets le plus exactement qu'il m'eft poffible, je ne vois pas une fituation dans la vie de mon Eleve qui ne me

laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa première simplicité ; son cœur aussi pur que son corps ne connoit pas plus le déguisement que le vice ; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprend à se déguiser : il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne fait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent ; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte ; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hasard, & que tout est fait. Oh ! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne ! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre : la semence de la vertu lève difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fit sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés aliènent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeu-

nes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à-peu-près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oïveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à pren-

dre ; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles , que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup , l'imagination se repose ; quand le corps est bien las , le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile , est de l'arracher au danger local. Je l'emmène d'abord hors des villes , loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez ; dans quel désert , dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent ? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux , si je n'en éloigne aussi le souvenir , si je ne trouve l'art de le détacher de tout , si je ne le distrais de lui-même ; autant vaudroit le laisser où il étoit.

Emile fait un métier , mais ce métier n'est pas ici notre ressource ; il aime & entend l'agriculture , mais l'agriculture ne nous suffit pas ; les occupations qu'il connoit deviennent une routine , en s'y livrant il est comme ne faisant rien ; il pense à toute autre chose , la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté , qui le tienne en haleine , qui lui plaise , qui l'applique , qui l'exerce ,

unè occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir ~~son~~ <sup>le</sup> cours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurecit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemi de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forêts, des remises: où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure

les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux fortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoit sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être ja-

mais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, en sorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de

l'ame , parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités , leurs alliances , prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers , des arbres , des monceaux de pierre consacrés par ces actes , & rendus respectables aux hommes barbares , étoient les feuillets de ce livre , ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment , le puits du vivant & voyant , le vieux chêne de mambré , le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens grossiers , mais augustes , de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilège attenter à ces monumens , & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets , qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement , l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités , un trône , un sceptre , une

robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes (43), qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du chatiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadème, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau,

(43) Le Clergé romain les a très-habilement conîervés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien; malgré la chute de l'État, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les fots, seroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le monroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq flèches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue,

& Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes ! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des faves, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil ; représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le capitolé ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art,

pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait rapporter les corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la Jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites parler par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répète, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Émile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux

l'instruire. Je commercerai par émouvoir son imagination ; je choisirai le tems , le lieu , les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire : j'appellerai , pour ainsi dire , toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'attesterai l'Être éternel , dont elle est l'ouvrage , de la vérité de mes discours ; je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous sommes , les rochers , les bois , les montagnes qui nous entourent , pour monumens de ses engagements & des miens ; je mettrai dans mes yeux , dans mon accent , dans mon geste , l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écouterà , je m'attendrai & il fera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs , je lui rendrai les siens plus respectables ; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures ; je ne serai point long & diffus en froides maximes , mais abondant en sentimens qui débordent ; ma raison sera grave & sententieuse , mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui , je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre

affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien ; si tu frustres mes espérances ; tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un

livre la naïveté des premières instructions sur certains sujets.

La langue françoise est, dit-on, la plus chaste des langues ; je la crois , moi , la plus obscène : car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours deshonnêtes , mais à ne les pas avoir. En effet , pour les éviter , il faut qu'on y pense ; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le Lecteur , toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'Auteur à les écarter , se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur fouillure ? Au contraire , un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses ; & ces termes sont toujours honnêtes , parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible , précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses , il suffit de les traduire en françois. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille ; mais pour le trouver tel

à la lecture, il faudroit avoir un cœur auffi pur que le fien.

Je penferois même que des réflexions fur la véritable pureté du difcours & fur la fauffe délicatelfe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce fujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auffi celui de la décence, & il faut bien qu'il fache pourquoi ces deux langages font fi différens. Quoi qu'il en foit, je foutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeunefle, & dont elle fe moque à l'âge où ils feroient de faifon; fi l'on attend, fi l'on prépare le moment de fe faire entendre; qu'alors on lui expose les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la fanction de ces mêmes loix dans les maux physiques & moraux qu'attire leur infraction fur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myftere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent; & qui redoublent fon charme en remplifant

son objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque ose en fouiller la pureté ; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche ; de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte ; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté désirable & chère, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver : car tant qu'on la conserve, on la respecte : on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, & qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant

d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Aurélius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopâtre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vit l'appareil du supplice, fût d'y périr dans les tourmens un quart - d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister: bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se laisseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile*. O! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout

âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination: guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans nos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai sçu prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma fauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'au-

torité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse , vous l'aurez maintenant par ma volonté , & elle m'en fera plus sacrée, Défendez - moi de tous les ennemis qui m'assiègent , & sur-tout de ceux que je porte avec moi , & qui me trahissent ; veillez sur votre ouvrage , afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix , je le veux toujours , c'est ma volonté constante ; si jamais je vous défobéis , ce sera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur esclave ; & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens , mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point , ( & s'il n'y vient pas , ce sera votre faute ; ) gardez-vous de le prendre trop vite au mot ; de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude , il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place ; & ce ton lui en imposera d'autant plus , que ce sera la première fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous

Vous lui direz donc : jeune homme , vous prenez légèrement des engagements pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte , je le fais bien ; vous ne violerez jamais votre foi , mais combien de fois , peut-être , vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime , quand , pour vous dérober aux maux qui vous menacent , il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyffe , ému du chant des Sirenes , crioit à ses conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs vous voudrez briser les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme , ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir , vous m'obligez

à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces; prenez du tems, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en

rendre raison sitôt que vous ferez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écartier la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ses vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la Jeunesse pour la garantir des pièges des sens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime

d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes les leçons trompeuses que le cœur dément ne persuadent point. Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la Nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide ; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la raison ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la Nature elle-même

qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoit l'homme en général; il lui reste à connoître les individus. Il fait ce qu'on fait dans le monde; il lui reste à voir comment on y vit. Il est tems de lui montrer l'extérieur de cette grande scène dont il connoit déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus d'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne fera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage trop jeune, le fait toute sa vie, sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais

celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le fait avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justice & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'aperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manières qui leur sont si nouvelles, & accusera-t-on les femmes

de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent fausement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes & maladroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquiescent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son tems propre qu'il faut connoître, & ses dangers qu'il faut éviter. C'est sur-tout pour celle-ci qu'ils se réunissent, jamais je n'y expose pas non plus mon Eleve sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expé-

dient qu'elle me fuggere ici. Si je veux être auftere & fec avec mon difciple, je perdrai fa confiance, & bientôt il fe cachera de moi. Si je veux être complaifant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui fert d'être fous ma garde? Je ne fais qu'autorifer fon défordre, & foulager fa confcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le feul projet de l'inſtruire; il s'inſtruire plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de favoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle fera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent: ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient feul pourvoit à tout. Ton cœur, diſ-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne: allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être; le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la

trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter : si je saurai lui rendre agréables & chères les qualités qu'il doit aimer ; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je sois le plus mal-adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il suffit qu'il trouve partout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimere, mensonge, illusion ? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus.

la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modèle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complait à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrais aller jusqu'à la nommer: je dirois en riant, appelons *Sophie* votre future maîtresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défai-

tes, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystère de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il fera tems. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai sçu lui rendre aimable; ce modèle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher sur-tout à ces douceurs d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie est si modeste! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de simplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour

que celles - ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarément de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on élève dans les Collèges, & des filles qu'on élève dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premières leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Collèges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remède. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice,

& de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montreroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle, & sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premières voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne & les cache: la première

maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manières de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la première, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit: on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres, comme un jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans desirs & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de débauche sans savoir

être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. „ Je m'exerce à cela, „ disoit-il, comme à prendre du tabac „ malgré ma répugnance ; le goût „ viendra par l'habitude ; il ne faut „ pas toujours être enfant ”.

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde ; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entière mieux armé que le mien ; contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes ? s'il en est un plus en état de résister au torrent ? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense ? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultère & de la débauche éloigne également des filles publi-

ques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les défords de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne fera pas effrontée, elle n'ira pas se jeter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne fera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs ; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernières familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile ? Quel homme se mene moins par le ton plaissant, que celui qui n'a point de préjugés & ne fait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des fots, & rien ne rend plus insensible à la rail-

lerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons, & tant qu'il en fera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; & dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidele & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai: „ vous voyez que votre seul intérêt, qui est le mien, dicte mes discours, je n'en peux avoir aucun autre; mais pourquoi ces jeunes gens veulent-ils vous persuader? C'est qu'ils veulent vous séduire; ils ne vous aiment point, ils ne prennent aucun intérêt à vous; ils ont pour tout motif, un dépit secret de voir que vous valez mieux qu'eux; ils veu-

„ lent vous rabaisser à leur petite  
„ mesure, & ne vous reprochent de  
„ vous laisser gouverner, qu'afin de  
„ vous gouverner eux-mêmes. Pou-  
„ vez-vous croire qu'il y eût à gagner  
„ pour vous dans ce changement ?  
„ Leur sagesse est-elle donc si supé-  
„ rieure, & leur attachement d'un  
„ jour est-il plus fort que le mien ?  
„ Pour donner quelque poids à leur  
„ raillerie, il faudroit en pouvoir  
„ donner à leur autorité, & quelle  
„ expérience ont-ils pour élever leurs  
„ maximes au-dessus des nôtres ? ils  
„ n'ont fait qu'imiter d'autres étour-  
„ dis, comme ils veulent être imités  
„ à leur tour. Pour se mettre au-des-  
„ sus des prétendus préjugés de leurs  
„ peres, ils s'affervissent à ceux de  
„ leurs camarades ; je ne vois point  
„ ce qu'ils gagnent à cela, mais je  
„ vois qu'ils y perdent sûrement deux  
„ grands avantages ; celui de l'affection  
„ paternelle, dont les conseils sont ten-  
„ dres & sinceres, & celui de l'expé-  
„ rience qui fait juger de ce qu'on  
„ connoit ; car les peres ont été en-  
„ fans, & les enfans n'ont pas été  
„ peres ”.

„ Mais les croyez-vous sinceres au  
„ moins dans leurs folles maximes ?

„ Pas même cela , cher Emile; ils se  
„ trompent pour vous tromper , ils ne  
„ font point d'accord avec eux-mê-  
„ mes. Leur cœur les dément sans  
„ cesse, & souvent leur bouche les  
„ contredit. Tel d'entre eux tourne  
„ en dérision tout ce qui est hon-  
„ nête, qui seroit au désespoir que sa  
„ femme pensât comme lui. Tel autre  
„ poussera cette indifférence de mœurs,  
„ jusqu'à celles de la femme qu'il n'a  
„ point encore, ou pour comble d'in-  
„ famie, à celles de la femme qu'il a  
„ déjà; mais allez plus loin, parlez-  
„ lui de sa mere, & voyez s'il passera  
„ volontiers pour être un enfant d'a-  
„ dultere & le fils d'une femme de  
„ mauvaise vie, pour prendre à faux  
„ le nom d'une famille, pour en voler  
„ le patrimoine à l'héritier naturel; en-  
„ fin s'il se laissera patiemment traiter  
„ de bâtard! Qui d'entre eux voudra  
„ qu'on rende à sa fille le déshonneur  
„ dont il couvre celle d'autrui? il n'y  
„ en a pas un qui n'attentât même  
„ à votre vie, si vous adoptiez avec  
„ lui, dans la pratique, tous les prin-  
„ cipes qu'il s'efforce de vous don-  
„ ner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin  
„ leur inconséquence, & qu'on sent  
„ qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit.

„ Voilà des raisons, cher Emile ;  
 „ pefez les leurs, s'ils en ont, & com-  
 „ parez. Si je voulois ufer comme  
 „ eux de mépris & de raillerie, vous  
 „ les verriez prêter le flanc au ridi-  
 „ cule, autant peut-être, & plus que  
 „ moi. Mais je n'ai pas peur d'un  
 „ examen férieux. Le triomphe des  
 „ moqueurs est de courte durée; la  
 „ vérité demeure & leur rire infenfé  
 „ s'évanouit. ”

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quelle prise avois-je fur lui à cet âge ? Il m'a falu quinze ans de foins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'est maintenant affez pour être docile, il reconnoit la voix de l'amitié, & il fait obéir à la raifon. Je lui laiffe, il est vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux affujetti ; car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de fa volonté, je le fuis demeuré de fa perfonne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiffe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne

toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premières lumières de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne fera jamais assez longue, il ne faudra jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne sois pas à tems d'y porter remède. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler; & si jamais homme est mal-adroit en cet art, c'est Emile, qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins, & d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaise société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire,

de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même: cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée deshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais, peut-être, ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts & sans mérite. On ne fait pas quelles fermentations sourdes certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la Jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette première inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espèce. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit, couchez, tout au moins, dans sa chambre. Qu'il ne se mette au lit qu'accablé de sommeil, & qu'il en sorte à l'instant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'instinct sitôt que vous ne vous y bornez plus, il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-

dangereux qu'il apprit à votre Eleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoit une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore. . . . Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, ~~je~~ te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications,

cations, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon Eleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en fera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son Eleve, & que la faute se fit sans qu'il en fût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain ? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent ; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foibleises à votre Eleve, si vous voulez le guérir des siennes ; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres : ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Alle-

magne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois? je me trompe. Si la première n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables: c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégèrent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites âmes, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour

se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand & de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toute chose, & baslement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la Jeunesse; s'il s'en trouvoit un seul qui sçût être tempérait & sobre, qui sçût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraseroit tous ces insectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être: mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise

qu'il soit assez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine elle est naturelle & vraie ; il ne connoit ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfère point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfère pas à lui dans son cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune

homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes; il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant; il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles: autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoit

assez de choses , pour donner à toutes leur véritable prix , ne parle jamais trop ; car il fait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne , & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu , parlent beaucoup , & les gens qui savent beaucoup , parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait , & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit , n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire , & il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manières des autres , Emile s'y conforme assez volontiers ; non , pour paroître instruit des usages , ni pour affecter les airs d'un homme poli , mais au contraire , de peur qu'on ne le distingue , pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'est plus à son aise , que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde , il en ignore absolument les manières : il n'est pas pour cela timide & craintif ; s'il se dérobe , ce n'est point par embarras , c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui , ne l'inquiete gueres , & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur.

Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manières avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant; ses manières sont libres & non dédaigneuses: l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien: cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danseur; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration*

publique, & sont une portion de la puissance souveraine (45). Non, Monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.

Je ne fais, si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : cet Anglois n'est pas courtisan; je n'ai jamais oui-dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes. Assurément ce M. Marcel là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains !

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine ! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, du jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Painbeuf*, & a cru me faire une excellente plaifanterie.

plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce désir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne fais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoitrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais si reme t cet embarras ne leur déplaîra pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de force selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne fera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la

Nature, & même sur le bon ordre de la société, mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféreroit de son siècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faîte, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne

nég'igera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne fouillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

*Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.*

*Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui an-*

nonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

*Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.*

*Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs (46).*

Il m'é ſemb'e que ſi quelque éducation doit produire l'eſpece de polit'eſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Emile ne fera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais ; mais en ce qu'il fera différent des autres, il ne fera ni facheux, ni ridicule ; la différence fera ſenſible ſans être incommode. Emile fera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera*. Dans la ſuite on fera tout accoutumé à ſes manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en diſant : *il eſt fait ainſi*.

(46) Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiècle, par M. Duclos, p. 65.

Il ne fera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera fans fa- voir pourquoi; perfonne ne vantera fon efprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'efprit; le fien fera net & borné, il aura le fens droit, & le jugement fain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne fauroit fe piquer d'efprit. Je lui ai fait fentir que toutes les idées falutaires & vraiment utiles aux<sup>o</sup> hommes ont été les premieres connues, qu'elles font de tout tems les feuls vrais liens de la fociété, & qu'il ne reffe aux efprits transcendants qu'à fe diftinguer par des idées pernicieufes & funeftes au genre humain. Cette maniere de fe faire admirer ne le touche gueres : il fait où il doit trouver le bonheur de fa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La fphere de fes connoiffances ne s'étend pas plus loin que ce qui eft profitable. Sa route eft étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en fortir, il reffe confondu avec ceux qui la fuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eft un homme de bon fens, & ne veut pas etre autre chofe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se fonder des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales,

dans tout ce qui tient au bon caractère, il fera fort aisé d'être approuvé. Il ne se dira pas précifément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront auffi fainement, il fera beau d'obtenir leur estime.

Étudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs paffions dans l'Histoire, il aura fouvent lieu de réfléchir fur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philofophant fur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne favez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'enfuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge fainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle fur tous; & bien que le concours des goûts les plus géné-

raux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblée des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (47): ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement

(47) Cela est prouvé dans un essai sur *l'origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractère, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons: secondement il faut des sociétés d'amusement & d'oïveté; car dans celles d'affaires on a pour règle, non le plaisir, mais l'intérêt: en troisième lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modèles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plait à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leurs richesses, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le

grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attédie le desir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'est là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes feront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à

rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la manière de les cultiver, & des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserais pour principes en raisonnant avec mon Emile sur une matière qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé ; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les servir ; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple ; j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà

dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois la tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas ; cette délicatesse mène à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumières s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent gueres être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres

qui s'y font, se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous ferez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ferez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Émile jusqu'à l'altérer; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramènerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des en-

tretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour favoir le françois ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux.

beaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

*Sta, viator, Heroem calcas.*

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

*J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,  
& maintenant je suis mort.*

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit

avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

*Paisant, va dire à Sparte que nous sommes morts  
ici pour obéir à ses saintes loix.*

On voit bien que ce n'est pas l'académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon Eleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa premiere attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthene, il dira : c'est un Orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : c'est un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la Nature, & que leur génie est plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, & que

le tems qu'on employe à favoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les anciens & les modernes se réduisoit à favoir, si les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainsi fait remonter aux sources de la pure littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup-d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût;

car c'est là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je ; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité ; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire , & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mène à celle de la poésie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle , avec quel plaisir il cultivera les langues des Poètes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte , & n'en profiteront que mieux ; elles lui seront délicieuses dans un âge & des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un polisson de College lisant le quatrième livre de l'Énéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour t'e plaise.

mais non pas qu'il t'égaré; fois homme sensible, mais fois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poésie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne fait rien de tout cela, & ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir & aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections & ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans la richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle,

mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Émile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de règle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur

dédaigneux des miseres de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens , pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je serois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé ; & jusques-là , je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup , c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain , & que je me livrerois au luxe de mollesse , bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse , & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste , dire à ses voisins à l'oreille ; *voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre , je chercherois ce qui m'est le plus agréable , & que je puis le mieux m'approprier : pour cela , le premier usage de ma richesse , seroit d'en acheter du loisir & la liberté , à quoi j'ajouterois la santé , si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance , & qu'il n'y a point , sans la santé , de vrai

plaisir dans la vie, je ferois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulteroie toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte & grossière gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher,

que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux , & qu'aucun cuisinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne font point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons ; qui , cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent , dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable , & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisir & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature ; j'irois passer l'été à Naples, & l'hiver à Petersbourg ; tantôt respirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination

d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ses fourneaux & ses ferres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me seroit-il fort agréable? le préférerois-je sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins?

Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & fans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie ; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien servi j'aurois peu de domestiques ; cela a déjà été dit, & cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un Duc des dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent à boire avant que je puisse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y preine. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela ré-

crée , & quelquefois cela instruit : enfin j'irois pour aller , c'est toujours quelque chose : l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup , on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens là , entre moi & le reste du monde , ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse , comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts : s'ils sont fatigués ou malades , il le fait avant tout autre ; & il ne craint pas d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte , quand son cocher veut se donner du bon tems ; en chemin , mille embarras ne le font point secher d'impatience , ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin , si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes , fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus , on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure ; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre ; toute piece commune n'est à personne , & la chambre de chacun de mes gens me se-

roit aussi étrangère que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours, mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu seroit me bannir de tous les autres, m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi bene, ibi patria*; c'est là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son pays est par-tout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs & par des portes comme pour n'en sortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi,

si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliothèque, sur-tout si j'aimois la lecture & que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que telles collections ne sont jamais complètes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misère; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoit on n'en doit point faire: on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on fait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désoeuvré; & mes plaisirs me donne-

roient trop d'affaires pour me laisser bien du tems à si mal remplir. Je ne joue point du tout, étant solitaire & pauvre, si ce n'est quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel sup-

plément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion fordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combatterois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aïssance, & ne fit jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de manière que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte

aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne ferois point le patron de mes convives, je ferois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir de l'amitié seroient seuls la loi.

On n'achete ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le

tue infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme, avide, infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit: je possède Laïs sans qu'elle me possède, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien: c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh! si l'on pouvoit développer assez les inconféquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, erreur & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement,

fans égard, fans aucune espece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoit en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de la vitesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie: mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter; il se trompe aussi dans sa folle attente; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits: toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achete donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimères; d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je cher-

cherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de manière à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôteroï la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux

qui nous font laissés. Changeons de goûts avec les années , ne déplaçons pas plus les âges que les faisons : il faut être soi dans tous les tems , & ne point lutter contre la Nature : ces vains efforts usent la vie , & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie gueres , sa vie est active ; si ses amusemens ne sont pas variés , ils sont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'affaiblissement aux plaisirs de son état. Pour les riches , leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands fraix , au milieu de tant de gens concourans à leur plaire , l'ennui les consume & les tue ; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints ; ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes , sur - tout , qui ne savent plus s'occuper , ni s'amuser , en sont dévorées sous le nom de vapeurs ; il se transforme pour elles en un mal horrible , qui leur ôte quelquefois la raison , & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris , après celui du petit agréable qui s'at-

tache à elle, qui changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienfiances, les modes, les usages qui dirivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (48). Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui fait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes,

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissent couler les heures sans les compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation je ne m'occu- perois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme in- dépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peu- ple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le pay- san ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quel- que agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contre- vents verts, & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meil- leure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gaie que le chaume; qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, & pour écu- rie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour  
parc

parc un joli verger, semblable à celui dont il fera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux, des espaliers superbes, auxquels à peine on osat toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir & s'y connoissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil & se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embaras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous seroient un nouvel estomac & de nouveaux goûts. Tous nos re-

pas feroient des festins , où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger seroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin ; près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante & fraîche, sous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin, on auroit le gazon pour table & pour chaise, les bords de la fontaine serviroient de buffet, & le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons ; chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale & modérée, naitroit sans grossiereté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos main-

tiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amufant à nous faire attendre à boire & murmurant d'un trop long diné. Nous ferions nos valets pour être nos maîtres, chacun feroit fervi par tous, le tems passeroit fans le compter, le repas feroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque payfan retournant au travail ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement sa misere; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret; je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y ferois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois

avec eux au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on; mais la chasse? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser? J'entends: je ne voulois qu'une métrairie, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, & desirieux d'usurper ceux des autres: nos gardes se chamailleront; & peut-être les maîtres: voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds, par mes lievres, & leurs fèves par mes sangliers; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ: après avoir passé le jour à cultiver leurs ter-

res, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des matins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil : je songerai malgré moi à la misère de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guères ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des géoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné ; quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misère, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de mas-

facrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point du tout ce que je viens de dire; mais sans changer de goûts je suivrai celui que je me suppose, à moindres frais. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fournement, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer

autour d'eux, fans art, fans gloire, & prefque fans exercice. Le plaifir n'eft donc pas moindre; & l'inconvénient eft ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miférable à tourmenter. Voilà donc une folide raifon de préférence. Quoi qu'on faffe, on ne tourmente point fans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auffi quelque mal-aifé : & longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaifirs exclusifs font la mort du plaifir. Les vrais amufemens, font ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à foi feul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une trifte clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaifir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître & ne fe trouve bien qu'où il ne l'eft pas; il eft forcé de fe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deffus, dans ma richeffe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne ferai jamais du

mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voilà le maître ; dès lors je m'y promène impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession ; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher ; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage ~~que~~ l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe, je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs ; les emplacements ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sottise vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, man-

gera son or en fumier ; & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse ; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est *paucæ mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Émile ne saura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vite, & nous l'a-

vous cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas ( 49 ).

Enfin le moment presse ; il est tems de la chercher tout de bon , de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle , & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris , Ville célèbre , Ville de bruit , de fumée & de boue , où les femmes ne croient plus à l'honneur , ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour , le bonheur , l'innocence ; nous ne ferons jamais assez loin de toi.

( 49 ) *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de ultimis finibus pretium ejus. Prov. xxxj. 10.*

*Fin du Livre quatrieme.*



# EMILE,

O U

## DE L'ÉDUCATION.

---

*LIVRE CINQUIÈME.*

---

Nous voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la

trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premièrement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme, dit Locke, est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.



## S O P H I E

O U

## L A F E M M E.

SOPHIE doit être femme comme Emile est homme; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés; la machine est construite de la même manière, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable, & sous quelque rapport qu'on les considère, ils ne diffèrent entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe la femme & l'homme ont par-tout des rap-

ports & par-tout des différences; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, & même à la seule inspection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir; nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre; la seule chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece; & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe; sous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports, & tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature, selon sa destination particulière, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit da-

vantage à l'autre? En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre passif & foible; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe, son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire & pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le

provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force & à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au desir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naissent l'attaque & la défense, l'audace d'un sexe & la timidité de l'autre, enfin la modestie & la honte dont la nature arma le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des desirs, doive être aussi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes, est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune, si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conserver ? Avec la facilité qu'ont

les femmes d'émouvoir les sens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre, où la Philosophie eût introduit cet usage, sur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyrannisés par elles ils seroient enfin leurs victimes, & se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enfuit-il ? Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs têmes de bonne

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manière pour disconvenir de cela.

volonté font courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même tems la loi qui les régle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner: en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la règle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que

l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'agresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raison s'y opposent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plait ; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin ; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagnie & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'agresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'ex-

citer les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution: loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes: pourquoi cela? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumières acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y

croient plus (2); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronomie une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans les lieux écartés, l'homme seul étoit puni: *car, dit la Loi, la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amène insensiblement au moral, & comment de la grossière union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitiüs, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent; si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe,

& pour en bien remplir les fonctions , il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse , il lui faut du repos dans ses couches , il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfans , il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur , un zele , une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux & leur pere , elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus , mais des goûts , sans quoi l'espece humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme , elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine , ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé , mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi , & tout mari infidele qui prive sa femme du seul

prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille, elle brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui; elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de seindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu: s'il importe

porte qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive avec la différence morale des sexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide de donner des exceptions pour réponse à des loix générales aussi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne sont pas toujours des enfans? Non: mais leur destination propre est d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine des grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu! Et que deviendroient nos villes, si les campagnes

éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans péril & sans risque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux

(3) Sans cela l'espece dépériroit nécessairement: pour qu'elle se conserve il faut, tout compté, que chaque femme fasse à-peu-près quatre enfans: car des enfans qui naissent, il en meurt pres de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restans pour représenter le pere & la mere. Voyez si les villes vous fourniront cette population là.

fatigues , aux périls de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave , tantôt délicate & tantôt robuste ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes ; des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil , & qui savent à peine marcher , le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse ? Prendront-elles ce dure métier à l'âge où les hommes le quittent ?

Il y a des Pays où les femmes accouchent presque sans peine , & nourrissent leurs enfans presque sans soin ; j'en conviens ; mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems , terrassent les bêtes féroces , portent un canot comme un havre-fac , font des chasses de sept ou huit cens lieues , dormant à l'air à plate-terre , supportent des fatigues incroyables , & passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes , les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amollissent , les femmes s'amollissent davantage ; quand les deux ter-

(4) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.

mes changent également, la différence reste la même.

Platon dans sa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes ; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulières, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la nature immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux ; comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention ; comme si l'amour qu'on a pour ses proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'État ; com-

me si ce n'étoit pas par la petite patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme si ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen?

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respectés comme établi par elle. Vous dites sans cesse; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas: votre orgueil vous trompe; ce seroit des défauts

pour vous, ce font des qualités pour elles; tout irait moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand font-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plait? Elles n'ont point de Colleges: grand malheur! Eh, plutôt à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiseries? leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec

goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais prises en tout elles se compensent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage ; par-tout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles

restent au-deffous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination

particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs desirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions ; que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur répu-

tation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infame puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but,

& tous les préceptes qu'on leur donnera ne ferviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, & ce n'est pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le desir d'attirer ces gens là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle se presseroit d'en faire, & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme

qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon les vues ; réglons ces vues sur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, & à peine font-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrettement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils ayent du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais

L'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces , dans l'autre il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace , il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux , mais pour eux , pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens , où les Pensionnaires ont une nourriture grossière , mais beaucoup d'ébats , de courses , de jeux en plein air & dans des jardins , sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie , toujours flattée ou tantée , toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close , n'ose se lever ni marcher , ni parler , ni souffler , & n'a pas un moment de liberté pour jouer , sauter , courir , crier , se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux , ou sévérité mal-en-

tendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires , non pour aller à la guerre , mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public , non pas mêlées avec les garçons , mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête , pas un sacrifice , pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs , chantant des hymnes , formant des chœurs de danses , portant des corbeilles , des vases , des offrandes , & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fit cet usage sur les cœurs des hommes , toujours étoit-il excellent pour donner au

sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguïser & former son goût par le desir continuë de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la Nature & la raison prescrit au sexe; aussi de ces meres là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On fait que l'aïfance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en four-

nir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plait

à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sottise affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre, mais le plaisir & le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, & cela doit être; n'en font-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit; des tambours, des sabots, de petits carrosses: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure;

c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en fait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne ; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche,

son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premiers leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage,

encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire foi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'enfuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. Cette règle bannit de leur sexe, ainsi

que du nôtre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la manière dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, & toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus sensible en tout tems, ne demande un plus long usage, & ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opé-

ration d'arithmétique, je vous réponds qu'elle fauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne vouloit d'abord faire que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans une miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme un autre Minerve, elle jeta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fachoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que son linge servit à ses sœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il falut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur en toujours. L'oïveté &

L'indocilité font les deux défauts les plus dangereux pour elles , & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses ; ce n'est pas tout , elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur , si c'en est un pour elles , est inséparable de leur sexe , & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles feront toute leur vie asservis à la gêne la plus continuelle & la plus sévère , qui est celle des bienfécances : il faut les exercer d'abord à la contrainte , afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler , on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation , la frivolité , l'inconstance , sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus , apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens , la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'en-

nuyent dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les regles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mere ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour  
s'attirer

s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres le caprice & l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmure.

rer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La première & la plus importante qualité d'une femme est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuant & persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si

déliçats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublent; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celle-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de

cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguïser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurois tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguïlée par l'espérance. Tout le monde fait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel; &c. Je ne dirai

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable.

pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du fel & indirectement de la viande; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit fans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été gracieable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montrait, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien; comparez : ce tour-ci est une

ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages. On ne fait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des en-

fans , combien elle contient de maris brutaux , combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit fans cela. Les femmes artificieufes & méchantes en abusent , je le fais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruiſons point les inftrumens du bonheur , parce que les méchans s'en fervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne ; nos ajustemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés , & ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte , ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompense , on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle eſt belle !* leur dit-on quand elles ſont fort parées ; & tout au contraire , on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'eſt fait que pour cacher des défauts , & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût , parce que les viſages ne changent pas avec elles , & que la figure

restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroïtrois inquiète de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être fera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'appplaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne fera point fiere de son ajustement, elle en fera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses font la vanité du rang & non de la personne, elles tien-

ment uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Appelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélène fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mouffeline & des fleurs; sans diamans, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amènent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'affujettir.

pas tous les jours, elles en font moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons remplissent leur journée ; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en soit pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure là, c'est beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures ; sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien

tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modettie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en feront mises que de meilleur goût.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermie & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'affure; & l'on s'apperçoit

que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

Je fais que les sévères Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaissant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes; la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere, qu'elle doit être

vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plait, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? en n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voyent régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si sévères; & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devoit pas être; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puisqu'en-

fin les Chrétiens font hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloife cultivât avec autant de foin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoife les cultive pour le Harem d'Ifpahan. Les maris, dira-t-on, ne fe foucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne fervent que d'amorcer pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penfez-vous qu'une femme aimable & fage, ornée de pareils talens, & qui les confacreroit à l'amufement de fon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de fa vie, & ne l'empêcheroit pas, fortant de fon cabinet la tête épuifée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perfonne n'a-t-il vu d'heureufes familles ainfi réunies, où chacun fait fournir du fien aux amufemens communs? Qu'il dife fi la confiance & la familiarité qui s'y joint, fi l'innocence & la douceur des plaifirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaifirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralifés, on a tout fait maxime & précepte, &

l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danser ou à chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enseigner sa frivole science un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? On ne méfiera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis; cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des

maîtres ou des maîtresses ? Je ne fais ; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres , qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre , & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon , leur ton , leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités , pour eux si importantes , dont elles ne tarderont gueres , à leur exemple , de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet , tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere , leur mere , leur frere , leur sœur , leurs amies , leurs gouvernantes , leur miroir , & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon , il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense , & c'est sur-tout dans ces fortes d'études que le premier succès de vouloir réussir. Au reste , s'il faut absolument des leçons en regle , je ne déciderai point

du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne fais s'il faut qu'un maître-à-danser prenne une jeune écolière par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse accourir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant; mais je fais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car, pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la phy-

sionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire , que l'attention , tenue en haleine , soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est , je crois , par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vite un petit babil agréable , qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos , même avant que de les sentir , & que les hommes s'amuseut sitôt à les écouter , même avant qu'elles puissent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt , plus aisément & plus agréablement que les hommes ; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être , & je changerai volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il fait , la femme dit ce qui plait ; l'un pour parler a besoin de connoissance , & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles , l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure ; à quoi

*cela est-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossiereté, & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, & la femme à vous agréer. Il suit de-là, que quoi qu'il en soit du caractère des femmes, leur politesse est moins fautive que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de préférer mon

intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La première leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la suivre, & déterminer suivant nos usages sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entre elles, c'est tout autre chose. Elles y mettent un air si contraint, & des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, & semblent sinceres dans leur mensonge, en ne cherchant gueres à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baissent de meilleur cœur, & se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrettes, à plus forte raison doit-on les in-

terdire à de jeunes filles , dont la curiosité fatisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence , vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache , & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations , je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes , qu'on eût soin de les faire causer , qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément , pour les rendre vives à la riposte , pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations , toujours tournées en gaieté , mais ménagées avec art & bien dirigées , feroient un amusement charmant pour cet âge , & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premières , & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie , en leur apprenant sous l'attrait du plaisir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime , & en quoi consiste la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion , à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles ;

c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes , on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique , qui leur fait trouver tres-habilement les moyens d'arriver à une fin connue , mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil & l'homme le bras , mais avec une telle dépendance l'une de l'autre , que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir , & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes , & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails , toujours indépendans l'un de l'autre , ils vivroient dans une discorde éternelle , & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune , on ne fait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit , & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere, & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangères, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractère outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la re-

ligion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la première source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne fais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je fais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premièrement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prières. Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe

n'importe qu'elles la fassent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement? L'exemple, l'exemple! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée & mise au monde ?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoitroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui seroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne fera bon que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il fera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espece de modele, & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légère idée.

Je n'imagine donc que pour venir à la première question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commencât à-peu-près ainsi.

*La Bonne.*

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

*La Petite.*

Non, ma Bonne.

*La Bonne.*

Pourquoi non ? vous qui avez si bonne mémoire ?

*La Petite.*

C'est que je n'étois pas au monde.

*La Bonne.*

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

*La Petite.*

Non.

*La Bonne.*

Vivrez-vous toujours ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Etes-vous jeune ou vieille ?

*La Petite.*

Je suis jeune.

*La Bonne.*

Et votre grand-maman, est-elle jeune  
ou vieille ?

*La Petite.*

Elle est vieille.

*La Bonne.*

A-t-elle été jeune ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Pourquoi ne l'est-elle plus ?

*Le Petite.*

C'est qu'elle a vieilli.

*La Bonne.*

Vieillirez-vous comme elle ?

*La Petite.*

Je ne fais (7).

*La Bonne.*

Où font vos robes de l'année  
passée ?

*La Petite.*

On les a défaites.

*La Bonne.*

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne fais*, la Petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse & la lui faire expliquer avec soin.

*La Petite.*

Parce qu'elles m'étoient trop petites ?

*La Bonne.*

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

*La Petite.*

Parce que j'ai grandi.

*La Bonne.*

Grandirez-vous encore ?

*La Petite.*

Oh ! oui.

*La Bonne.*

Et que deviennent les grandes filles ?

*La Petite.*

Elles deviennent femmes.

*La Bonne.*

Et que deviennent les femmes ?

*La Petite.*

Elles deviennent meres.

*La Bonne.*

Et les meres, que deviennent-elles?

*La Petite.*

Elles deviennent vieilles.

*La Bonne.*

Vous deviendrez donc vieille?

*La Petite.*

Quand je ferai mere.

*La Bonne.*

Et que deviennent les vieilles  
gens?

*La Petite.*

Je ne fais.

*La Bonne.*

Qu'est devenu votre grand - papa?

*La Petite.*

Il est mort (8).

*La Bonne.*

Et pourquoi est-il mort ?

*La Petite.*

Parce qu'il étoit vieux.

*La Bonne.*

Que deviennent donc les vieilles gens ?

*La Petite.*

Ils meurent.

*La Bonne.*

Et vous, quand vous ferez vieille, que . . . . .

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort, car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée des enfans que l'on pense. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la manière dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse dont on ne peut trop se nourrir pour converser avec les enfans.

*La Petite*, l'interrompant. ]

Oh ma bonne ! je ne veux pas mourir.

*La Bonne.*

Mon enfant, personne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

*La Petite.*

Comment ? est-ce que maman mourra aussi ?

*La Bonne.*

Comment tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, & la vieilleise mène à la mort.

*La Petite.*

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

— *La Bonne.*

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

*La Petite.*

Ma bonne, je ferai toujours sage.

*La Bonne.*

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

*La Petite.*

Quand je ferai bien vieille, bien vieille.....

*La Bonne.*

Hé bien ?

*La Petite.*

Enfin quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

*La Bonne.*

Vous mourrez donc une fois ?

*La Petite.*

Hélas ! oui.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivoit avant vous ?

*La Petite.*

Mon pere & ma mere.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivoit avant eux ?

*La Petite.*

Leur pere & leur mere.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivra après vous ?

*La Petite.*

Mes enfans.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivra après eux ?

*La Petite.*

Leurs enfans, &c.

En suivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement & une fin, comme à toutes choses; c'est-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'est qu'après une longue suite de questions parcelles, que la premiere question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxieme réponse, qui est, pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscurité métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement; vous me demandez ce que c'est que Dieu : cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir,

(9) L'idée de l'éternité ne sauroit s'appliquer aux générations humaines avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique réduite en acte est incompatible avec cette idée.

ni toucher Dieu : on ne le connoit que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses, mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres; que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même.

Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les pères & les mères sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Pere & du Fils soit la même ou ne soit que semblable; que l'esprit procedé de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essentielles, importe plus à l'espece humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire

maigre , parler latin ou françois à l'Église , orner les murs d'images , dire ou entendre la Messe , & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira , j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres , quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse , moi & tous mes semblables , c'est que chacun sache qu'il existe un Arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfans , qui nous prescrit à tous d'être justes , de nous aimer les uns les autres , d'être bienfaisans & miséricordieux , de tenir nos engagemens envers tout le monde , même envers nos ennemis & les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle , dans laquelle cet Être suprême fera le rémunérateur des bons & le Juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtement , sans doute ; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe , & veut nous asservir à ses opinions particulières , vient au même point par une route opposée ;

pour établir l'ordre à sa maniere il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devroit le punir comme sacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & de raisonneuses; ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine: accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il

les en dédommagera ; à être , enfin , tous les jours de leur vie ce qu'elles feront bien aîsés d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion , voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus , ni d'impiété , ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes ; pour moi , je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste , il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience , ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes , est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien , ce qu'on leur défend est mal ; elles n'en doivent pas favoir davantage ; par où l'on voit de quelle importance est , encore plus pour elles que pour les garçons , le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin , le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes , & alors il est tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes , si nous ne leur donnons pour loi que

les préjugés publics ? N'abaïffons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'efpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que fe doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me fuffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle fera toujours défectueufe. Le sentiment fans l'opinion ne leur donnera point cette délicateffe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion fans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fauffes & deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ferve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiffe point égarrer la confcience, & qui redrefse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raïson : mais à ce mot que de ques-

tions s'élevent! les femmes font-elles capables d'un solide raisonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec succès? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées, est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient?

Les diverses manieres d'envisager & de résoudre ces questions font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la première servante du maître: les autres, non contents d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres; car la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturel-

les & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendrait qu'aux occasions; dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite, elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or

comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne fait rien de nos usages, de nos bienfécances, si elle ne connoit ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maitresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même

éducation, tous deux font d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il fait; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura

pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle fait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une co-

quette dans l'art d'amuser plusieurs foupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité maladroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuterait tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres; à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secretes, puis ob-

sevez quelle fotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment feroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité: elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

U fa ogn'arte la donna , onde fia colto  
Nella fua rete alcun novello amante ;  
Ne con tutti , ne fempre un fteffo volto  
Serba , ma cangia a tempo atto e fembiante.

A quoi tient tout cet art , fi ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui fe paffe dans les cœurs des hommes , & qui la difpofent à porter à chaque mouvement fecret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le fufpendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes , & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel eft un des caractères diftinctifs du fexe. La préfence d'efprit , la pénétration , les observations fines font la fcience des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eft leur talent.

Voilà ce qui eft , & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes font fauffes , nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur eft propre eft l'adrefle & non pas la fauffeté ; dans les vrais penchans de leur fexe , même en mentant , elles ne font point fauffes. Pourquoi consultez-vous leur bouche , quand ce n'eft pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux ,

leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne fait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son fort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite maladroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les faules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art,

même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejeter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans tout son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devrait point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menson-

ge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sincères, les plus constantes dans tous leurs engagements, & celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sache que la seule Mademoiselle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droi-

(10) Je fais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles ; mais je fais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des fots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre ? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *ne femina amissa pudicitia alia abnuerit*. Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela ?

ture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la Philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté ; & je vois que l'effet le plus assuré de cette Philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La première chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bientôt les siens

pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous ferez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus aliant, qui voit le plus d'objets, c'est

à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la Nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours; par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plait, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux

dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumière la plus claire & la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus saine connoissance, en un mot, de soi & des autres qui suit à la portée de notre espèce; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la Nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne

un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire ; les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher : mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en feront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu

le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? Avez-vous porté dans leur jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, souvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere

introduife fa fille dans le monde , c'eft en fuppofant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eft.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens font de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtrefles. En fortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des fociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y fentent d'abord à leur placé. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire fans crainte de prendre un préjugé pour une obfervation; mais il me femble qu'en général dans les pays Proteftans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes époufes & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; & fi cela eft, on ne peut douter que cette différence ne foit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paifible & domeftique il faut la connoître; il faut en avoir fenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eft que dans la maifon pa-

ternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoit-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un

mari pour couvrir ces ressources ( 11 ). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'emprennent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens font l'unique objet de leur voya-

( 11 ) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquième étoit l'imprudence de la femme adultere, *qua comedit, & tergens os suum, dicit; non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.

ge ; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays , elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis ? dans les lieux où l'on se projette , ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicious pour d'autres ; mais je dis que quand cela seroit , ou cette fille est mal élevée , ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût , du sens , & l'amour des choses honnêtes , on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays , & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie ; mais qui est-ce qui remarque celles qui , rebutées de tout ce fracas , s'en retournent dans leur province , contentes de leur sort , après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer , les en détourner elles-mêmes , repartir plus volon-

tiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaudière! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne fait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos fêches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à

de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir; leur cathéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur cathéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers aux cœurs de l'homme quand la femme fait le faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses traits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas

des manieres plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans son propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse; qui fait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes? personne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures; croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, Lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs je veux encore honorer leur justice: peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort si l'on savoit le mettre en œuvre! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, & où

leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome ; Rome le siège de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébeiens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortège de belles Dames françoises ; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez,

tous, les <sup>grands</sup> Volsques, & le cœur  
de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour fans enthousiasme, & point d'enthousiasme fans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyant dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modele imaginaire? En pénétre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-

t-on moins de la bassesse au <sup>de</sup> hu-  
main? Où est le véritable amant qui  
n'est pas prêt à immoler sa vie à sa  
maîtresse, & où est la passion sensuelle  
& grossière dans un homme qui veut  
mourir? Nous nous moquons des  
Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'a-  
mour, & que nous ne connoissons  
plus que la débauche. Quand ces maxi-  
mes romanesques commencerent à de-  
venir ridicules, ce changement fut  
moins l'ouvrage de la raison que ce-  
lui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit les  
relations naturelles ne changent point,  
la convenance ou disconvenance qui  
en résulte reste la même, les préju-  
gés sous le vain nom de raison n'en  
changent que l'apparence. Il fera tou-  
jours grand & beau de régner sur soi,  
fût-ce pour obéir à des opinions fan-  
tastiques; & les vrais motifs d'honneur  
parleront toujours au cœur de toute  
femme de jugement, qui saura cher-  
cher dans son état le bonheur de la  
vie. La chasteté doit être une vertu  
délicieuse pour une belle femme qui  
a quelque élévation dans l'ame. Tan-  
dis qu'elle voit toute la terre à ses  
pieds, elle triomphe de tout & d'elle-

même : elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques années. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent ; quelle jouissance pour une âme noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Rome, elle goûtera les voluptés plus exquisés que les Laïs & les Cécopates ; & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore ; elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands & pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles & fortes. Il y a un certain langage dévot, sur les sujets les plus graves, qui rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister tirées des choses mêmes.

Une fille élevée sagement & pieu-

fement, a fans doute de fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais personne ne méprisera sa jeune & belle mais elle ne l'affligera de son corps, jamais elle ne commettra de grands péchés que sa bonne foi commette, jamais elle ne pleurera sincèrement & devant Dieu d'être un objet de convoitise, jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce fera pis encore si l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'allier: il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de

force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc imposer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire *licet* ; soyez sages , donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites leur sentir tout le prix de la sagesse , & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même , dans les relations de leur âge , dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien , l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître , à l'aimer , & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies , femmes ou maîtresses , cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite , à ses mœurs , mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles

& basses, & qu'on ne fait servir sa maîtresse que comme on fait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser; vous ne leur <sup>donner</sup> ~~donner~~ <sup>à</sup> ~~à~~ <sup>rigorément</sup> leurs maximes, aversion pour leurs <sup>fautes</sup> ~~fautes~~, uedain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne fait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut

vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

bon naturel ; elle a le cœur très-sensible , & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant , l'humeur facile & pourtant inégale , la figure commune , mais agréable ; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence , mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle fait tirer parti de ses défauts mêmes , & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle , mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes , & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect , mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent , & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux , une plus belle bouche , une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise ,

un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne fau-  
roit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y con-  
noît; sa mere n'a point d'autre femme  
de chambre qu'elle; elle a beaucoup  
de goût pour se mettre avec avantage,  
mais elle hait les riches habillemens;  
on voit toujours dans le sien la sim-  
plicité jointe à l'élégance; elle n'aime  
point ce qui brille, mais ce qui sied.  
Elle ignore quelles sont les couleurs  
à la mode, mais elle fait à merveille  
celles qui lui sont favorables. Il n'y  
a pas une jeune personne qui paroisse  
mise avec moins de recherche, &  
dont l'ajustement soit plus recherché;  
pas une piece du sien n'est prise au  
hasard, & l'art ne paroît dans aucu-  
ne. Sa parure est très-moderne en ap-  
parence & très-coquette en effet; elle  
n'étale point ses charmes, elle les cou-  
vre, mais en les couvrant elle fait les  
faire imaginer. En la voyant on dit;  
voilà une fille modeste & sage; mais  
tant qu'on reste auprès d'elle les yeux  
& le cœur errent sur toute sa person-  
ne, sans qu'on puisse les en détacher.

& l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mere, & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent, elle ne

fait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie fait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office ; elle fait les prix des denrées, elle en connoit les qualités ; elle fait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne fait jamais bien commander que ce qu'on fait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui

de fille, & c'est maintenant le feuil qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le diné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre ; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance ; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses

hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; enforte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les raffinemens du luxe n'y font pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoit d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui fouille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est

point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entremets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très-médiocrement ; son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le fait goûter ; elle fait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à foi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisit du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup

rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtement que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais

si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fit la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve & se révolte en eux contre l'injustice; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem

*Pelidæ stomachum cedere nescii.*

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion, ou plutôt ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entière à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont don-

nées sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours : " Ma fille, ces  
„ connoissances ne sont pas de votre  
„ âge; votre mari vous en instruira  
„ quand il fera tems „. Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête; elle l'aime enfin comme chère à son respectable pere, à sa tendre & digne mere; non contents d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jus-

qu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame , & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement , si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise , froide par tempérament & coquette par vanité , voulant plutôt briller que plaire , cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore , il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour , mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme , & lui plaire toujours , que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour , & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance , & chargées d'un dépôt difficile à garder , le bien & le mal leur sont nécessaire-

ment plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas partout la même en même-tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoit les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoit aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoit ce droit & en use, mais avec

la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état ; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, surtout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes & satyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle fait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; & pour celles dont elle ne fait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde, mais elle est obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai desir de plaire, & qui plaît. Elle ne fait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus

recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple, *je vous remercie* ; mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservit au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-def-

fus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-deffous sitôt qu'elle le pourra; car elle fait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle fait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégènerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle fait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent

en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentilleses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : " Monsieur, j'ai  
„ grand'peur de savoir ces choses là  
„ mieux que vous; si nous n'avons  
„ rien de plus curieux à dire, je crois  
„ que nous pouvons finir ici l'entre-  
„ tien „. Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

^ Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en

montrer. Un homme fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés font de son âge & de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi :

” Sophie, vous voilà grande fille,  
 ” & ce n'est pas pour l'être toujours  
 ” qu'on le devient. Nous voulons que  
 ” vous soyez heureuse ; c'est pour  
 ” nous que nous le voulons, parce  
 ” que notre bonheur dépend du vôtre.  
 ” Le bonheur d'une honnête fille est  
 ” de faire celui d'un honnête homme ;  
 ” il faut donc penser à vous marier ;  
 ” il y faut penser de bonne heure,  
 ” car du mariage dépend le fort de

„ la vie , & l'on n'a jamais trop de  
„ tems pour y penser.

„ Rien n'est plus difficile que le choix  
„ d'un bon mari , si ce n'est peut-être  
„ celui d'une bonne femme. Sophie ,  
„ vous ferez cette femme rare , vous  
„ ferez la gloire de notre vie & le bon-  
„ heur de nos vieux jours : mais de  
„ quelque mérite que vous soyez pour-  
„ vue , la terre ne manque d'hommes  
„ qui en ont encore plus que vous.  
„ Il n'y en a pas un qui ne dût s'ho-  
„ norer de vous obtenir ; il y en a  
„ beaucoup qui vous honoreroient da-  
„ vantage. Dans ce nombre , il s'a-  
„ git d'en trouver un qui vous con-  
„ vienne , de le connoître & de vous  
„ faire connoître à lui.

„ Le plus grand bonheur du ma-  
„ riage dépend de tant de convenan-  
„ ces , que c'est une folie de les vou-  
„ loir toutes rassembler. Il faut d'a-  
„ bord s'assurer des plus importantes ;  
„ quand les autres s'y trouvent , on  
„ s'en prévaut ; quand elles manquent ,  
„ on s'en paie. Le bonheur parfait  
„ n'est pas sur la terre ; mais le plus  
„ grand des malheurs & celui qu'on  
„ peut toujours éviter , est d'être mal-  
„ heureux par sa faute.

„ Il y a des convenances naturelles ,  
„ il y en a d'institution , il y en a qui

„ ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les  
„ parens font juges des deux der-  
„ nières especes, les enfans seuls le  
„ font de la première. Dans les ma-  
„ riages qui se font par l'autorité des  
„ peres, on se regle uniquement sur  
„ les convenances d'institution & d'o-  
„ pinion; ce ne sont pas les person-  
„ nes qu'on marie, ce sont les condi-  
„ tions & les biens; mais tout cela  
„ peut changer, les personnes seules  
„ restent toujours, elles se portent par-  
„ tout avec elles; en dépit de la for-  
„ tune, ce n'est que par les rapports  
„ personnels qu'un mariage peut être  
„ heureux ou malheureux.

„ Votre mere étoit de condition,  
„ j'étois riche; voilà les seules con-  
„ sidérations qui portèrent nos pa-  
„ rens à nous unir. J'ai perdu mes  
„ biens, elle a perdu son nom; ou-  
„ bliée de sa famille, que lui sert au-  
„ jourd'hui d'être née Demoiselle ?  
„ Dans nos décastres, l'union de nos  
„ cœurs nous a consolés de tout; la  
„ conformité de nos goûts nous a fait  
„ choisir cette retraite; nous y vivons  
„ heureux dans la pauvreté, nous  
„ nous tenons lieu de tout l'un à l'au-  
„ tre : Sophie est notre trésor com-  
„ mun; nous bénissons le Ciel de nous

„ avoir donné celui-là ; & de nous  
„ avoir ôté tout le reste. Voyez, mon  
„ enfant, où nous a conduit la Pro-  
„ vidence ! Les convenances qui nous  
„ firent marier sont évanouies ; nous  
„ ne sommes heureux que par celles  
„ que l'on compta pour rien.

„ C'est aux époux à s'affortir. Le  
„ penchant mutuel doit être leur pre-  
„ mier lien : leurs yeux, leurs cœurs  
„ doivent être leurs premiers guides ;  
„ car comme leur premier devoir,  
„ étant unis, est de s'aimer, & qu'ai-  
„ mer ou n'aimer pas ne dépend point  
„ de nous-mêmes, ce devoir en em-  
„ porte nécessairement un autre, qui  
„ est de commencer par s'aimer avant  
„ de s'unir. C'est là le droit de la na-  
„ ture que rien ne peut abroger : ceux  
„ qui l'ont gênée par tant de loix ci-  
„ viles, ont eu plus d'égard à l'ordre  
„ apparent qu'au bonheur du mariage  
„ & aux mœurs des Citoyens. Vous  
„ voyez, ma Sophie, que nous ne  
„ vous prêchons pas une morale  
„ difficile. Elle ne tend qu'à vous ren-  
„ dre maîtresse de vous-même, & à  
„ nous en rapporter à vous sur le choix  
„ de votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raisons  
„ pour vous laisser une entière liberté,

„ il est juste de vous parler aussi des  
„ vôtres pour en user avec sagesse.  
„ Ma fille, vous êtes bonne & rai-  
„ sonnable, vous avez de la droiture  
„ & de la piété, vous avez les talens  
„ qui conviennent à d'honnêtes fem-  
„ mes, & vous n'êtes pas dépourvue  
„ d'agrémens; mais vous êtes pauvre;  
„ vous avez les biens les plus esti-  
„ mables, & vous manquez de ceux  
„ qu'on estime le plus. N'aspirez donc  
„ qu'à ce que vous pouvez obtenir,  
„ & réglez votre ambition, non sur  
„ vos jugemens ni sur les nôtres,  
„ mais sur l'opinion des hommes. S'il  
„ n'étoit question que d'une égalité de  
„ mérite, j'ignore à quoi je devrois  
„ borner vos espérances : mais ne les  
„ élevez point au-dessus de votre for-  
„ tune, & n'oubliez pas qu'elle est au  
„ plus bas rang. Bien qu'un homme  
„ digne de vous ne compte pas cette  
„ inégalité pour un obstacle, vous de-  
„ vez faire alors ce qu'il ne fera pas :  
„ Sophie doit imiter sa mère, & n'en-  
„ trer que dans une famille qui s'ho-  
„ nore d'elle. Vous n'avez point vu  
„ notre opulence, vous êtes née du-  
„ rant notre pauvreté; vous nous la  
„ rendez douce & vous la partagez  
„ sans peine. Croyez - moi, Sophie,

„ ne cherchez point des biens dont  
„ nous bénissons le Ciel de nous avoir  
„ délivrés ; nous n'avons goûté le bon-  
„ heur qu'après avoir perdu la ri-  
„ cheſſe.

„ Vous êtes trop aimable pour ne  
„ plaire à perſonne, & votre miſere  
„ n'eſt pas telle qu'un honnête hom-  
„ me ſe trouve embarrasſé de vous.  
„ Vous ſerez recherchée, & vous  
„ pourrez l'être de gens qui ne vous  
„ vaudront pas. S'ils ſe montroient  
„ à vous tels qu'ils ſont, vous les  
„ eſtimeriez ce qu'ils valent, tout leur  
„ faſte ne vous en impoſeroit pas long-  
„ tems ; mais quoique vous ayez le  
„ jugement bon, & que vous vous  
„ connoiſſiez en mérite, vous man-  
„ quez d'expérience & vous ignorez  
„ juſqu'où les hommes peuvent ſe con-  
„ trefaire. Un fourbe adroit peut étu-  
„ dier vos goûts pour vous ſéduire,  
„ & feindre auprès de vous des ver-  
„ tus qu'il n'aura point. Il vous per-  
„ droit, Sophie, avant que vous vous  
„ en fuſſiez apperçue, & vous ne  
„ connoiſſiez votre erreur que pour  
„ la pleurer. Le plus dangereux de  
„ tous les pièges, & le ſeul que la  
„ raiſon ne peut éviter, eſt celui des  
„ ſens ; ſi jamais vous avez le malheur  
d'y

„ d'y tomber, vous ne verrez plus  
 „ qu'illusions & chimeres, vos yeux  
 „ se fascineront, votre jugement se  
 „ troublera, votre volonté sera cor-  
 „ rompue, votre erreur même vous  
 „ fera chère, & quand vous seriez en  
 „ état de la connoître, vous n'en  
 „ voudriez pas revenir. Ma fille, c'est  
 „ à la raison de Sophie que je vous  
 „ livre; je ne vous livre point au  
 „ penchant de son cœur. Tant que  
 „ vous ferez de sang-froid, restez vo-  
 „ tre propre juge; mais sitôt que vous  
 „ aimerez, rendez à votre mere le  
 „ soin de vous.

„ Je vous propose un accord qui  
 „ vous marque notre estime & réta-  
 „ blisse entre nous l'ordre naturel. Les  
 „ parens choisissent l'époux de leur fille  
 „ & ne la consultent que pour la for-  
 „ me; tel est l'usage. Nous ferons  
 „ entre nous tout le contraire; vous  
 „ choisirez & nous ferons consultés.  
 „ Usez de votre droit, Sophie; usez-  
 „ en librement & sagement. L'époux  
 „ qui vous convient doit être de vo-  
 „ tre choix & non pas du nôtre; mais  
 „ c'est à nous de juger si vous ne  
 „ vous trompez pas sur les conve-  
 „ nances, & si sans le savoir vous  
 „ ne faites point autre chose que

„ ce que vous voulez. La naissance,  
 „ les biens, le rang, l'opinion n'en-  
 „ treront pour rien dans nos raisons.  
 „ Prenez un honnête homme dont la  
 „ personne vous plaise & dont le ca-  
 „ ractere vous convienne, quel qu'il  
 „ soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour  
 „ notre gendre. Son bien fera toujours  
 „ assez grand, s'il a des bras, des  
 „ mœurs, & qu'il aime sa famille.  
 „ Son rang fera toujours assez illustre,  
 „ s'il l'ennoblit par la vertu.  
 „ Quand toute la terre nous blâme-  
 „ roit, qu'importe? nous ne cherchons  
 „ pas l'approbation publique; il nous  
 „ suffit de votre bonheur. „

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre manière. Quand à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer: mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, & donnons lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je

dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, & surtout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contrepoids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, & de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la sensibilité d'une Angloise, elle a pour contenir son cœur & ses sens la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincèrement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, & qui dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur

les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe ; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laissai. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent passer un hiver à la ville, chez une

tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fiere Sophie porroit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle, & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissent décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie: mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service: c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiète de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit

en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle fait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? Qui est-ce qui les partage? Qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandés, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi sup-

porter sans la nécessité un mal dont le remède étoit si facile & si légitime ? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle ? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester ; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit-elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeuneffe, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeuneffe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'a-

voient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modele est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aime-roit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas

foupçonner quelque myftere. Sophie n'étoit ni précieufe ni ridicule. Comment cette délicatelle outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès fon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceffité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit fi enchantée, & qui revenoit fi fouvent dans tous fes entretiens, fit conjecturer à fa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, furchargée de fa peine fecreté, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preffe; elle héfite, elle fe rend enfin, & fortant fans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureufe fille, fa triftetefté eft fans remede, fes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez favoir la caufe: eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre fur la table. La mere prend le livre & l'ouvre: c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de questions & de réponfes obscures, elle voit enfin avec une fuprife facile à concevoir, que fa fille eft la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son pere & sa mere connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent : la raison n'étoit pas toute de leur côté : Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, où que j'y puisse amener, & je l'épouse ; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas ? Je ne suis point visionnaire ; je ne veux point un Prince, je ne cher-

che point Télémaque , je fais qu'il n'est qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui ressemble ; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister , puisque j'existe , moi qui me sens un cœur si semblable au sien ? Non , ne déshonorons pas ainsi l'humanité ; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe , il vit , il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il ? Où est-il ? Je l'ignore ; il n'est aucun de ceux que j'ai vus ; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable ? Si je ne puis aimer qu'elle , le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe ? Dirai-je les longs débats qui la précéderent ? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses ? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagements , & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles ? Peindrai-je enfin l'infortunée , encore plus attachée à sa chimere par la persécution qu'elle lui fait souffrir , marchant à pas lents vers la mort , &

descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnêteté & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes; & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis

égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

*Fin du Tome troisieme.*







